

Chapitre 7

Des photographes exposés en 2016

dans des musées

dans des galeries

Joël F

Joël L

..... encore au club N C.

A-Musée du Jeu de Paume Concorde

Le Jeu de Paume est un lieu d'exposition d'art contemporain et de photographie d'une superficie de 1 200 m² situé dans le jardin des Tuileries, à l'extrémité occidentale de la terrasse des Feuillants, place de la Concorde, à Paris

Le musée du **Jeu de Paume** est ainsi un lieu de référence pour la diffusion de la photographie et de l'image. Il a vocation à produire, coproduire ou accueillir des expositions, mais aussi des cycles de films, colloques, activités pédagogiques et publications. Il soutient également la création Internet en hébergeant sur son site des projets d'artistes créés spécialement pour le Web.

jusqu'au 22mai 2016

1-Héléna ALMEIDA « *Corpus* » Portugal

2-François KOLLAR « *Un ouvrier du regard* »- Hongrie

photographe engagée

3-Josef SUDEK « *Le monde à ma fenêtre* » du 7 juin au 27 septembre 2016

Tchéquie

Au Château de TOURS

Depuis 2010, la Ville de Tours et le Jeu de Paume se sont donc rapprochés pour présenter des expositions de photographies à caractère patrimonial et historique.

le Jeu de Paume a souhaité décentraliser une partie de ses expositions en région.

4-« Capa et la couleur »

B-Galerie POLKA (Paris 3^{ème})

« Chaque photo a son histoire. » Derrière ce leitmotiv imaginé par Adélie de Ipanema et Edouard Genestar se cache un projet hors du commun.

Entièrement consacrée au photoreportage, la Polka Galerie présente le travail de photographes au regard critique, comme Ethan Levitas, Marc Riboud, dont les images racontent le plus souvent des histoires à caractère social ou politique.

Fondée en 2007 la galerie Polka est installée à Paris dans le Marais. Ses deux espaces d'une superficie de 300 m² offrent un lieu ouvert à la création photographique, en accueillant un programme de dix expositions par an.

A ce jour, la galerie représente le travail de quinze photographes et collabore avec une trentaine d'artistes. Chacun apporte une écriture singulière marquée par la volonté d'utiliser le médium pour explorer un contexte documentaire.

Expos 2016

1-Yves MARCHAND et Romain MEFFRE jusqu'au 27 février 2016

2-Françoise HUGUIER « *jardins intimes* » jusqu'au 9 mars 2016

3-Kosuke OHARA jusqu'au 16 avril 2016

4-Toshio SHIBATA jusqu'au 27 février 2016

5-Jacob AUE SOBOL jusqu'au 21 mai 2016

Quelques expos de 2015

6-Donata WENDERS (Allemagne)

7-Stéphano DE LUIGI (Italie)

8-Alexandre GRONSKY (Estonie)

9-Joakim ESKILDEN (Danemark)

10-Philippe GUIONIE France)

11-Tiane DOAN NA CHAMPASSAK(Québec)

12-Wim WENDERS un cinéaste photographe (Allemagne)

C-Maison Européenne de la photo

La Maison européenne de la photographie est un centre majeur d'exposition de photographie ouvert en février 1996, situé au 5/7, rue de Fourcy dans le 4^e arrondissement de Paris

La collection de la MEP, vouée à la création contemporaine, possède plus de 20 000 œuvres, principalement des photographies (argentique et numérique) et des vidéos ([DVD](#) d'artistes), ainsi qu'un large ensemble d'ouvrages sur la photographie faisant référence, comprenant aussi bien des livres d'artistes que des écrits techniques ou théoriques, dont de nombreuses éditions rares.

Trois à quatre cycles d'exposition sont organisés chaque année, sur des thèmes, des mouvements et des artistes internationaux essentiellement de la seconde moitié du xx^e siècle et du xxi^e siècle.

BETTINA RHEIMS

Quatre photographes Taiwanais

« lendemain chagrin »

G GALERIE YELLOW-KORNER à METZ

Fondée en 2006 par Alexandre de Metz et Paul-Antoine Briat, YellowKorner diffuse au sein de ses galeries un large panorama de la photographie à travers le monde grâce à un catalogue continuellement enrichi de nouvelles photographies et de livres.

En augmentant le tirage de ses œuvres en comparaison avec une galerie traditionnelle, YellowKorner permet d'acquérir une photographie d'art à un prix accessible et s'inscrit plus globalement comme un concept culturel ouvert au plus grand nombre.

YellowKorner propose également des Masterclass dédiées à la connaissance des différents courants de la photographie ainsi que des cours de techniques proposés pour tous.

- | | | |
|---------------------------|---------------------|------|
| 1- <u>Maria SVARBOVA</u> | <u>SLOVAQUIE</u> | 1988 |
| 2- <u>Laurent DEQUICK</u> | <u>FRANCE</u> | |
| 3- <u>Romina RESSIA</u> | <u>ARGENTINE</u> | |
| 4- <u>Kate BALLIS</u> | <u>AUSTRALIENNE</u> | |
| 5- <u>EBRU SIDAR</u> | <u>TURQUIE</u> | |

A JEU DE PAUME

1-HELENA ALMEIDA

Je commence mal.....

N'est pas seulement photographe.

Née en 1934 à Lisbonne, où elle vit et travaille, Helena Almeida a achevé un cursus en peinture au département des Beaux-Arts de l'Université de Lisbonne en 1955, exposant régulièrement depuis la fin des années 1960.

Dès ses débuts, elle explore et remet en question les formes d'expression traditionnelles, la peinture en particulier, suivant un désir constant d'enfreindre l'espace délimité par le plan pictural.

Peu connue en France, Helena Almeida est considérée comme l'une des plus grandes artistes contemporaines portugaises. Sa longue carrière lui a permis de s'imposer comme l'une des figures majeures de la performance et de l'art conceptuel dès les années 1970, notamment par des participations aux grandes manifestations internationales telles que les Biennales de Venise de 1982 et de 2005.

L'exposition « Corpus » présente un ensemble d'œuvres – peinture, photographie, vidéo et dessin – réalisées par l'artiste des années 1960 à nos jours dans lesquelles le corps enregistre, occupe et définit l'espace.

Après ses premières oeuvres tridimensionnelles, Helena Almeida trouve dans la photographie un moyen de combattre l'extériorité de la peinture et de faire coïncider sur un même support l'être et le faire : « comme si je ne cessais d'affirmer constamment : ma peinture est mon corps, mon œuvre est mon corps ».

Au-delà des lectures poétiques et métaphoriques que ces œuvres peuvent inspirer, elles sont des tentatives d'atténuation des limites des médiums, telles celles de la photographie, de la performance et de la sculpture.

Ces corps deviennent simultanément forme sculpturale et espace, objet et sujet, signifiant et signifié. Le travail d'Helena Almeida est un condensé, un acte soigneusement scénographié et hautement poétique.

Les représentations de ces événements montrent également le contexte dans lequel l'artiste s'inscrit. Lors d'interviews, elle réfute que ses images soient des autoportraits. C'est toujours son corps qu'elle représente, mais c'est un corps universel.

Vêtue de noir, Helena Almeida intègre dans ses photos des éléments de son atelier. Elle prend des positions qu'elle a minutieusement chorégraphiées afin de créer des compositions complexes, souvent organisées en série.

En 1969, pour la première fois, Helena Almeida se fait photographier par son mari, l'architecte Artur Rosa, dorénavant lié à son œuvre en tant qu'auteur du registre photographique sous-jacent à cette forme médiatisée d'autoreprésentation, qui devient dès lors une caractéristique de son travail.

Contrairement à d'autres artistes contemporains qui ont recours à l'autoportrait et à l'autoreprésentation pour mettre en scène des personnages grâce à des décors et des poses élaborées – comme, par exemple, Cindy Sherman –, ici, le point de départ est toujours le corps de l'artiste. À travers la photographie, Helena Almeida crée une forte relation entre la représentation (l'acte de peindre ou de dessiner) et la présentation (de son propre corps en tant que « support » de cet acte). « Le

corps concret et physique de l'artiste sera constamment égaré, défiguré, occulté par la tâche qui tantôt le prolonge, tantôt le recouvre, qui entre ou sort (vers ou depuis) l'intérieur de ce corps. »

retracer une performance de l'artiste au sein de l'espace privé de son atelier.

Pourtant, la même question ne cesse d'habiter l'ensemble du travail d'Helena Almeida : comment un corps et le mouvement d'un corps (toujours celui de l'artiste) parviennent-ils à faire œuvre d'art ?

L'intransigeance avec laquelle Helena Almeida traite ce sujet fait de son œuvre, comme le dit Isabel Carlos, « l'une des plus radicalement cohérentes de l'art portugais de la seconde moitié du XX^e siècle ».













2-François KOLLAR (1904-1979)

François Kollar est né en Slovaquie en 1904. Il quitte ce qui est alors la Hongrie en 1924 pour s'installer en France. (sans un sou en poche sans parler français) Il se voue à la photographie à partir de 1927, il commence comme simple employé dans un atelier de reproduction d'oeuvres d'art.

En 1931, il signe un contrat pour plusieurs années avec les éditions Horizons où il réalise son oeuvre principale, *La France travaille*, une série de reportages dans les provinces françaises. Après avoir passé la Seconde Guerre mondiale à Poitiers, il rentre à Paris en 1945, y ouvre un studio photographique et participe à des expositions. Il meurt en 1979.

Dès ses débuts, il pratiquera de la photographie aussi bien commerciale qu'expérimentale



. Il y rencontrera son épouse Fernande Papillon qui



LA France au travail, en plein essor industriel dans l'Entre-deux-guerres. Sans émotion particulière, mais non sans talent.

Technicien de l'image

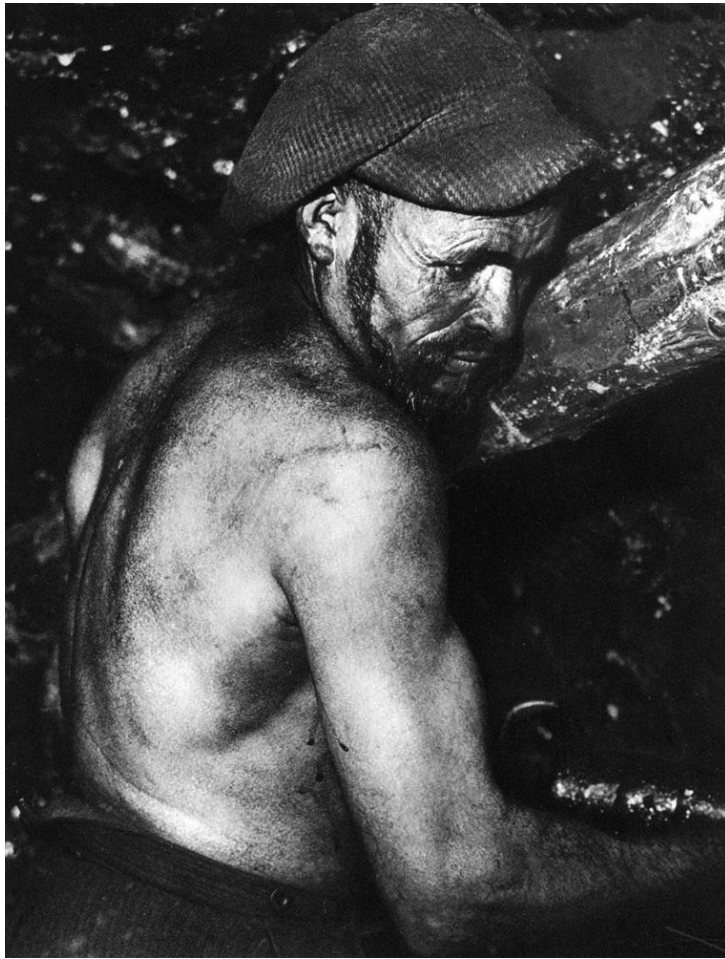
Certains clichés de François Kollar (1904-1979) sur la « France au travail », au début des années 1930, semblent tout droit sortis des *Temps Modernes* de [Charlie Chaplin](#).

L'homme y est aux prises avec des machines monstrueuses, des mécanismes inquiétants, tentaculaires, qui menacent de le dévorer. Mais la comparaison s'arrête là.

Sa foisonnante moisson de clichés (près de 10 000) sur nos compatriotes affairés sur les sites industriels de la métallurgie, dans les mines de charbon, sur les chantiers navals, ou aux champs... sera publiée dans quinze fascicules préfacés par [Paul Valéry](#).

Ses images ont du caractère, de la force. Mais c'est pourtant bien en « ouvrier du regard » - titre de l'exposition que lui consacre le Jeu de Paume à Paris- qu'il fixe ces scènes de femmes ravaudant des filets en Bretagne, nettoyant les lampes de mineurs dans le Nord, et d'hommes rivetant en sabots le pont d'un navire en construction





Il se comporte en illustrateur. En bon artisan, il fait son boulot, et photographie ce que la commande exige de lui, des scènes de genre. Son absence de point de vue personnel n'est d'ailleurs pas sans

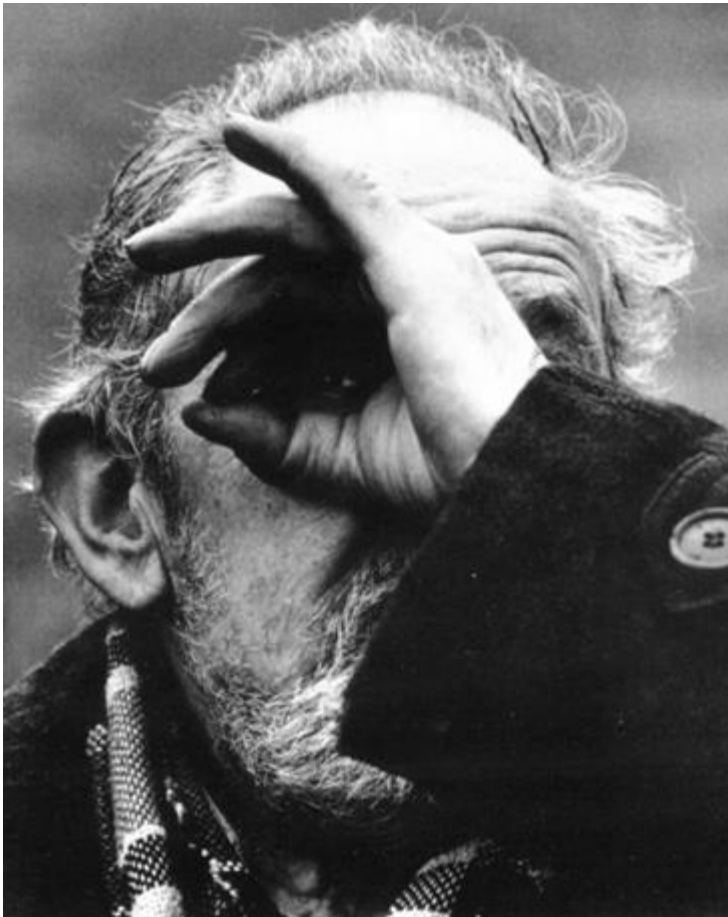
charme. Ses tirages s'observent avec la curiosité d'un chineur ayant dégotté sur une brocante un manuel scolaire de la troisième République.







3-Josef SUDEK (1896-1976) Tchéquie



On commence par ce u'il dit de la photo, comment il considère son travail

« J'accorde beaucoup d'importance à l'instinct. L'homme ne devrait jamais sous-estimer cette importance et ne devrait jamais vouloir tout savoir en même temps. Si jamais il y parvenait, il perdrait son instinct et il saurait tout. »

Sans heurt, souvent sans personnages, ses images vivent dans une aube d'ailleurs.

De sa seule main gauche, il retient le chaos du monde, et lentement le jour s'élève dans la voix profonde de ses photographies. Sans bruit, car ses photos sont des froissements de feuilles sous le vent.

Fils de Prague, poète de Prague, frère des lumières à peine perceptibles, mais qui lui obéissent, titubantes vers le ciel. Ses images sont à cloche-pied dans le réel. Et pourtant il ne photographie quasiment que son environnement immédiat, les objets usuels qui captent tous les petits jours du monde. Et les objets inanimés ont bien alors une âme et se mettent à refléter la vie plus sûrement que bien des visages.



« Il est autant le magicien de l'ordinaire, par son intimité avec ses objets usuels tant de fois caressés, de l'infini du monde reflété au travers de sa fenêtre, de ses vitres couvertes de brume ou de givre ou des fantômes du réel, d'une miche de pain, de coquillages si loin de la mer. Sa manière de rendre tangible la fumée du temps, un instant hésitant avant que de basculer. »

Il est aussi le maître des paysages, depuis les forêts jusqu'aux chantiers, des cathédrales, de la ville dans ses environs. Mais ce sont les jardins et les parcs, vides de gens, qui le fascinent. Sa passion pour sa belle ville de Prague était dévorante, et toute sa vie il va arpenter ses rues loin des lotissements modernes, et éditera sept livres sur sa ville-patrie. Il sera le fil d'Ariane de cette ville-labyrinthe.

« La photographie de Josef Sudek est une musique à partir de l'ombre et de l'absence »



Jamais présent aux vernissages de ses expositions, quand parfois il en visitait, il se faisait jeter dehors comme clochard.





Il dira également

« Certes il ne sert pas à grand-chose de vouloir expliquer par des mots une œuvre, il faut et il suffit de la regarder, longtemps, très longtemps. Et les images ne livrent leur part de rêve et d'évanescence que contemplées. Elles doivent se toucher avec les yeux. Elles ne vivent que par la seule force de la lumière qu'elles induisent. »







« Elles ne restent que dans nos mémoires, car elles viennent des lointains intérieurs, de brindilles d'existence, de la paille humble des choses simples. Elles sont là, presque peu visibles, non éclatantes, mais elles sont à jamais en nous traces des reflets de nos rêves. Elles résonnent et sur elles il ne faut pas raisonner.

Elles existaient déjà avant nous.

Elles ne sont pas plus utiles que la pluie, et pas moins.

Elles sont. Comprendre les gouttes n'explique pas la rosée. »

4-ROBERT CAPA et la COULEUR au château de Tours

photojournaliste

Révélaient près de cent cinquante tirages couleur d'époque ainsi que des documents personnels, « Robert Capa et la couleur » apporte un éclairage inédit sur un aspect inattendu de sa carrière et jusqu'à présent absent des ouvrages et expositions posthumes. Capa a adopté la couleur pour l'intégrer à sa pratique de **photojournaliste dans les années 1940 et 1950.**

Robert Capa (1913-1954), l'un des plus éminents photojournalistes du XX^e siècle, est né sous le nom de Endre Ernő Friedmann à **Budapest. Naturalisé citoyen américain** en 1946, il fut salué par la revue *Picture Post* comme le « plus grand photographe de guerre au monde » à l'occasion de la publication, à la fin de l'année **1938, de ses images de la guerre d'Espagne.**

Travaillant au cours de la Seconde Guerre mondiale pour des magazines comme *LIFE* , il a dressé un portrait détaillé de ces conflits, de leurs préparatifs et de leurs ravages.

Symbolisant pour beaucoup la barbarie de la guerre, mais aussi l'héroïsme qu'elle suscite, ses images les plus célèbres ont changé la perception de la photographie de guerre par le public tout en redéfinissant le genre.

Le 27 juillet 1938, alors qu'il séjournait depuis huit mois en Chine pour couvrir la guerre sino-japonaise, Robert Capa écrit à son agence new-yorkaise, demandant à un ami de lui « **faire parvenir douze rouleaux de Kodachrome** avec les modes d'emploi ; **parce que je tiens une idée pour *Life* ».**

Aucune de ces pellicules en couleur de Chine n'a été retrouvée – seuls subsistent quatre tirages publiés par *Life* dans son numéro du 17 octobre 1938 –, mais cela montre que **Capa s'intéressait à la photographie en couleur avant même qu'elle soit massivement adoptée par les photojournalistes.**

A partir de 1940 il va travailler la couleur

, il photographie Ernest Hemingway, en couleur, dans sa résidence de Sun Valley, en Idaho, et utilise encore la couleur pour réaliser un reportage sur un cargo accompagnant un convoi allié traversant l'Atlantique, des photos qui seront publiées par le *Saturday Evening Post*.

Il est certes plus connu pour ses images en noir et blanc du débarquement en Normandie, mais il n'en a pas moins épisodiquement utilisé la couleur au cours de la Seconde Guerre mondiale, notamment en 1943 pour photographier les soldats américains et les régiments français de méharistes stationnés en Tunisie.

Après guerre, il fait un usage généralisé de la couleur à l'occasion de reportages qu'il publie dans diverses revues comme *Holiday* (États-Unis), *Ladies' Home Journal* (États-Unis), *Illustrated* (Royaume-Uni) et *Epoca* (Italie). Visibles jusqu'à présent uniquement dans des doubles pages de magazine et montrant aux lecteurs américains et européens des images de gens ordinaires ou de pays lointains, ces photographies sont sensiblement différentes des reportages de guerre qui avaient constitué auparavant l'essentiel de son travail. **Son talent et sa technique, conjugués à sa volonté de témoigner des émotions vécues dans ses reportages en noir et blanc d'avant guerre, lui permettaient d'utiliser alternativement la pellicule noir et blanc et la pellicule couleur, intégrant ainsi cette dernière et complétant avec elle les sujets qu'il photographiait. Ces premiers reportages regroupent notamment des photographies** de la place Rouge à Moscou réalisées en 1947 lors d'un voyage en URSS avec l'écrivain John Steinbeck, ou de réfugiés et de colons débarquant en Israël dans les années 1949-1950. Dans le cadre de son projet Generation X, Capa s'est rendu à Oslo et dans le nord de la Norvège, à Essen et à Paris, pour photographier la vie et les rêves de la jeunesse née juste avant guerre.

Les images de Capa offraient également aux lecteurs de la presse magazine un aperçu sur des existences plus mondaines qui dépendaient en partie du charme et de la séduction qu'exerçait la photographie en couleur. **En 1950, il fréquente les stations de ski huppées des Alpes suisses, autrichiennes et françaises, ainsi que des stations balnéaires prestigieuses, comme Biarritz et Deauville, pour couvrir le marché en pleine expansion du tourisme sur lequel capitalisait la revue *Holiday*. Il s'essaie même à la photographie de mode sur les berges de la Seine et place Vendôme.** Mais il photographie aussi des vedettes hollywoodiennes et des cinéastes sur les lieux de tournage de leurs films en Europe, notamment Ingrid Bergman dans *Voyage en Italie* de Roberto Rossellini, Orson Welles dans *La Rose noire* et *Moulin Rouge* de John Huston. Parmi d'autres portraits saisissants de cette période, on remarquera ceux de Picasso, à la plage en compagnie de son jeune fils Claude. Ces images en couleur sont indissociablement liées à l'après guerre, aux

reconstructions mais aussi à l'exubérance de cette période.

Après la guerre, quand il part en reportage, Capa s'équipe systématiquement d'au moins deux appareils, l'un chargé en pellicule noir et blanc, l'autre en couleurpellicule couleur. Il utilise alternativement des pellicules Kodachrome 35 mm et 4 x 5, ainsi que des Ektachrome moyen format, mettant en avant l'importance de ce nouveau médium dans l'évolution de son travail photographique.

Il continue à utiliser la couleur jusqu'à la fin de sa vie, notamment en Indochine où il trouve la mort en mai 1954. Les photographies en couleur qu'il réalise à l'occasion de cette dernière campagne annoncent les images en couleur qui allaient dominer la couverture photographique de la guerre du Viêtnam dans les années 1960.











B-Galerie POLKA (Paris 3^{ème})

Expos 2016

1-Yves MARCHAND et Romain MEFFRE (France) jusqu'au 27 février 2016

2-Françoise HUGUIER (France) « *jardins intimes* » jusqu'au 9 mars 2016

3-Kosuke OHARA (Japon) jusqu'au 16 avril 2016

4-Toshio SHIBATA (Japon) jusqu'au 27 février 2016

6-Jacob AUE SOBOL (Danemark) jusqu'au 21 mai 2016

Quelques expos de 2015

7-Donata WENDERS (Allemagne)

8-Stéphano DE LUIGI (Italie)

9-Alexandre GRONSKY (Estonie)

10-Joakim ESKILDEN (Danemark)

11-Philippe GUIONIE (France)

12-Tiane DOAN NA CHAMPASSAK(Québec)

13-Wim WENDERS un cinéaste photographe (Allemagne)

GALERIE POLKA

Fondée en 2007 par Adélie de IPANEMA et Edouard GENESTAR, la galerie Polka est installée à Paris dans le Marais.

Ses deux espaces d'une superficie de 300 m² offrent un lieu ouvert à la création photographique, en accueillant un programme de dix expositions par an.

A ce jour, la galerie représente le travail de quinze photographes et collabore avec une trentaine d'artistes. Chacun apporte une écriture singulière marquée par la volonté d'utiliser le médium pour explorer un contexte documentaire.

Un magazine : pour ceux qui veulent voir et savoir

Site

Vous pouvez proposer un sujet avec 10 ou 15 photos

Avec entre 400 et 1000 mots

1-YVES MARCHAND & ROMAIN MEFFRE

nés en 1981 à Orsay et en 1987 à Châtenay-Malabry (France)

Yves MARCHAND et Romain MEFFRE sont deux jeunes photographes français. Leur passion commune pour les ruines contemporaines les a réunis en 2002.

Ils débutent leur collaboration en visitant les décombres parisiens, puis explorent les ruines belges, espagnoles, allemandes ou américaines au gré de leurs voyages et de leurs découvertes.

"En visitant des ruines, nous avons toujours essayé de nous focaliser sur des édifices remarquables dont l'architecture incarne la psychologie d'une époque, d'un système, et d'en observer les métamorphoses."



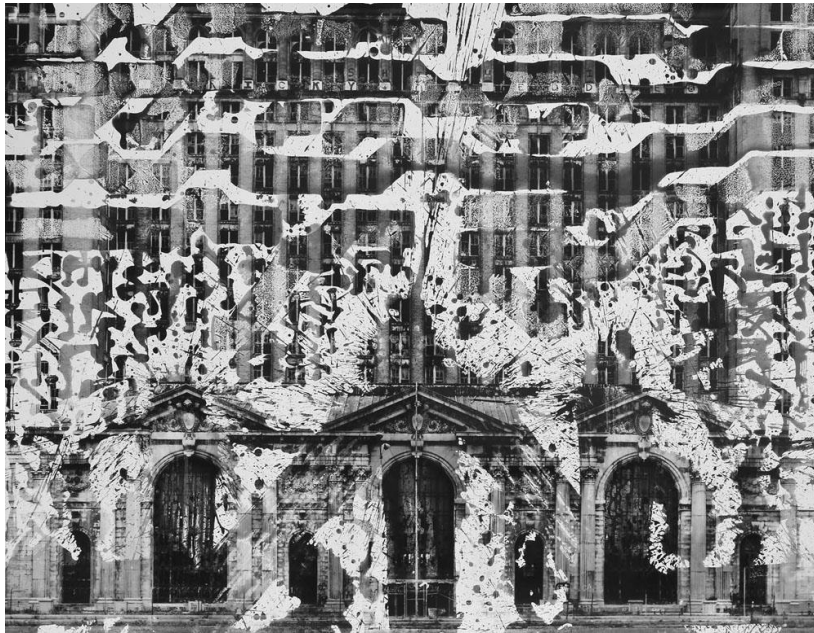
Autodidactes, ils développent une vision commune, systématisant l'utilisation d'un seul appareil à deux. S'ils adoptent invariablement le même dispositif – un cadre froid et objectif capté à la chambre – ils savent user de moyens innovants pour transcender le désœuvrement apparent des sites qu'ils prennent pour sujet.

Après *The Ruins of Detroit* (2005-2009), documentant le déclin de l'ex-capitale automobile, et *Gunkanjima* (2008-2012) – « vaisseau de guerre » en japonais – explorant une ancienne cité minière abandonnée, basée sur une île au large de Nagasaki, cette exposition présente une série inédite de vestiges industriels situés entre le bassin méditerranéen et le nord de l'Europe.

Partout, la même atmosphère apocalyptique dessine les fantômes de la modernité.



S'en est suivi un déclin rapide de certaines industries, et notamment, pour caricaturer un peu, le passage de l'industrie automobile et de l'acier à l'économie de l'Internet, qui s'est développée vers la côte Ouest des Etats-Unis. Petit à petit, le coeur de Détroit s'est délabrés, suite notamment à des tensions fortes en 1967 lors des émeutes les plus violentes de l'histoire des Etats-Unis.



Depuis 2005, ils ont documenté cette décadence architecturale, et leur projet s'apparente à un vaste livre photo d'urbex, sauf qu'ici il ne s'agit pas d'une usine désaffectée, mais d'une partie d'une ville tombée en ruine.



Ils collaborent souvent avec des historiens dans l'élaboration des histoires industrielles des villes.



2-Françoise HUGUIER France 1942

Photographe documentaire ?

Photographie sociale ?

Au commencement, il y eut le drame. "J'avais 8 ans", premier volet de l'exposition "Pince-Moi Je Rêve" de la photographe Françoise Huguier, revient sur la fin de la colonisation en Indochine par le prisme de son enfance au Cambodge, marquée par son enlèvement par les Viet-Minh en 1950.

Cambodge, Japon, Inde, et surtout Afrique, puis Russie. Françoise HUGUIER est une grande voyageuse qui se définit volontiers comme "photographe documentaire".

Parallèlement à plusieurs travaux pour le monde de la mode dans les années 80-90, dont elle tirera un livre intitulé *Sublimes* (éd. Actes Sud, 1999), elle commence à sillonner le globe, s'orientant vers le reportage en **noir et blanc au** Japon puis réalisant un reportage sur **la mousson en Inde** pour le compte des ministères français et indiens

Le continent africain lui inspire son premier ouvrage, *Sur les traces de l'Afrique fantôme* (éd. Maeght, 1990), qui lui vaut d'être lauréate de la Villa Médicis hors les murs. Elle sera de nouveau nominée en 1993 avec son livre *En route pour Behring* (éd. Maeght, 1993), journal de bord d'un voyage solitaire en Sibérie. Ce travail est exposé dans de nombreux festival et galeries et lui vaut un prix World Press Photo la même année.

Si la biographie personnelle de Françoise Huguier est tendue entre plusieurs caps géographiques, et certains jonchés de récifs redoutables (*lire ci-contre*), **l'Afrique en forme certainement un d'essentiel dans sa trajectoire professionnelle.** C'est là,

et c'est donc dans cette salle en noir et blanc, que cristallise sa prise d'autonomie d'artiste sur le destin. **Des jeunes filles seins nus qui scintillent. Une femme que les volutes d'un escalier de terre transforment en ange aux ailes de glaise**

Dans la continuité de ce travail, elle écrit *Secrètes* (éd. Actes Sud, 1996), livre dans lequel elle réussit à entrer dans l'intimité des femmes africaines.>

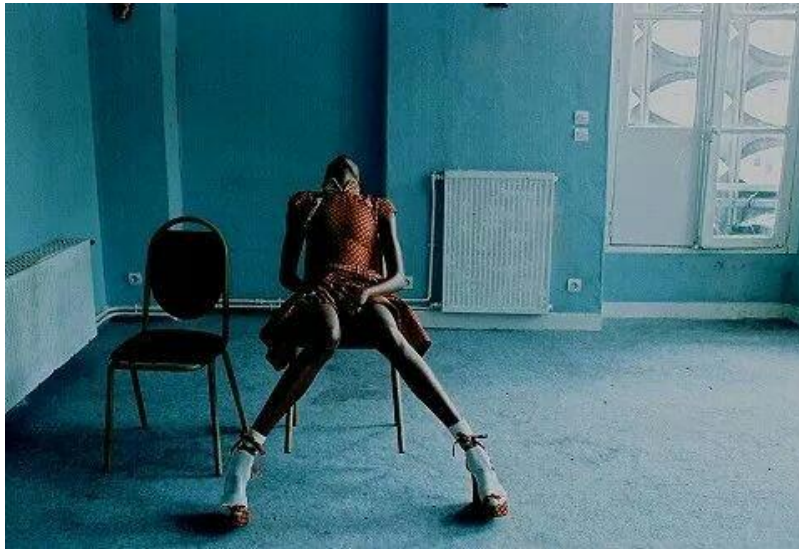
Elle commence donc à travailler au service photo de *Libé*, mais l'envie de voyages se fait sentir et elle part un an en Afrique, sur les traces de Michel Leiris. Puis, elle parcourt la Sibérie, l'Oural, le Détroit de Béring, ainsi que l'Afrique du Sud et le Cambodge sur les traces de son enfance. Elle raconte d'ailleurs son enlèvement pendant 8 mois en 1950, par le Vietminh, à travers des photos qu'elle réunit dans une exposition à Arles et dans un album: *J'avais huit ans* (Actes Sud) en 2005. Au cours de sa carrière, elle se consacre également à la photo de mode et travaille pour des titres comme Vogue, Marie-Claire ou le New York Times magazine. Parallèlement, elle s'investit dans divers festivals de photographie. En 1994, elle crée la première Biennale de la photographie africaine à Bamako (Mali), en 2008 elle est l'un des commissaires du Mois de la Photo, et en 2011 elle est la directrice artistique de Photoquai. Du 8 mars au 31 mai 2014, elle est l'invitée d'honneur de la 20ème édition des Rencontres de la Jeune Photographie Internationale de Niort. A l'été 2014 (du 04 juin au 31 août), elle présente son "monde rêvé" à la Maison Européenne de la Photographie (MEP, Paris) dans le cadre de l'exposition *Pince moi, je rêve*.



Les appartements communautaires. Nus dans la cuisine, Saint Pétersbourg, Russie, 2005 © Françoise Huguier / Agence VU'







Ne pas se décourager.

Françoise Huguier ne fait pas que déshabiller : de son amour pour Natacha, sa muse aux cheveux de jais, est née une série de photos de femmes en robe noire. « Natacha est une beauté très étrange. Elle est un peu punk, du genre révolutionnaire. La première fois que je l'ai rencontrée, elle était en train de laver son linge dans la salle de bains commune d'un appartement à Saint Pétersbourg , et elle m'a presque craché à la figure en disant, « Vous venez voir les singes ! » J'ai adoré ça, donc j'ai dit à mon interprète que je voulais la revoir. Je l'ai revue, et on s'est liées d'amitié. Je connais parfaitement sa vie. Une fois avoir fait mon film[Kommunalka, en 2008], je suis retournée à Saint Pétersbourg mais je n'arrivais pas à contacter Natacha. Ce n'est pas une fille facile à avoir. Mais je me suis souvenue qu'elle ne s'habillait qu'en noir. Du coup, j'ai fait une série de photos de femmes lors de laquelle je leur disais de poser en robe noire. Je m'étais dit que ça allait la faire revenir. Et ça n'a pas manqué : elle a eu vent de la série photo et m'a contactée pour poser. Comme quoi, j'ai bien fait de faire cette série ! »



3-Kosuke OKAHARA un photographe engagé

Kosuke Okahara est né en 1980 au Japon. Après avoir obtenu son diplôme en 2003 à l'université japonaise Waseda, il entame une carrière qui va l'emmener aux quatre coins du monde. S'il réalise, à ses débuts, des photographies couleur, il opte très rapidement pour une réalisation principalement en noir et blanc.

Dès 2004, il impose son regard sur la souffrance humaine, en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud. Celle des réfugiés du Darfour, des drogués et de leurs dealers en Colombie, des jeunes Japonais qui se mutilent.

Le regard de Kosuke Okahara est empreint d'empathie. Comme lorsqu'il aborde le quotidien des immigrants clandestins en France et bloqués à Calais, prêts à saisir la moindre occasion pour passer la frontière et rejoindre le Royaume-Uni ; ou la condition des lépreux en Chine, travail pour lequel il a reçu la mention honorable au prix Kodak de la Critique Photographique en 2007.











Il a également photographié le désastre de FUKUSHIMA

Les photographies de Kosuke Okahara sont abritées dans les collections publiques et privées du monde entier





4-TOSHIO SHIBATA

Né au Japon en 1949, Toshio Shibata intègre en 1968 le département de peinture de l'Université des Arts de Tokyo. Il décide ensuite de poursuivre son éducation en Europe et c'est à - l'Académie royale des Beaux-Arts de Gand (Belgique) qu'il commence à se tourner vers la photographie. Il réalise en 1983 *Quintessence of Japan* où l'infrastructure humaine prend place, s'enracine dans la nature.

En 1992, il reçoit le prix Kimura Ihei. En 1995, il se voit confier par le Museum of Contemporary Art de Chicago le projet de photographier les Etats-Unis, et réalise ses vues en plongée du barrage de Grand Coulee dans l'Etat de Washington

Shibata a alors identifié « son » sujet : **l'autoroute.**

Car cet espace a un caractère d'universalité qui le rend indifférent au fait d'être en Europe, en Amérique ou au Japon.

Caractéristique intéressante pour qui veut situer ces paysages travaillés par l'humain dans une modernité sans âge et sans territoire.

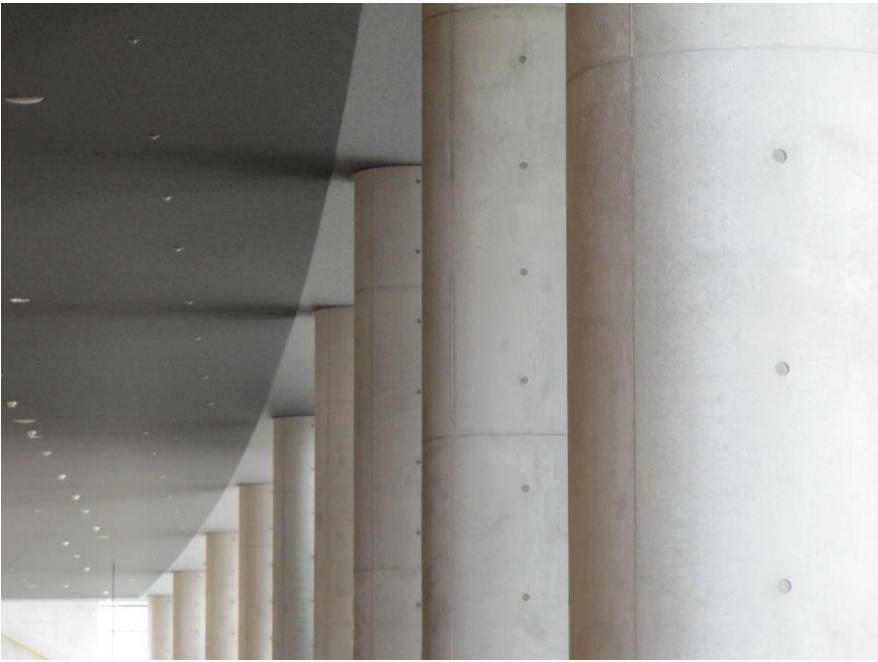
Si la route est un sujet privilégié de la photographie au XXe siècle, c'est qu'une civilisation de la mobilité est née, engendrant tout un monde : stations-service, architectures, aires d'autoroute, parkings, échangeurs, etc. [...]

Dans ce pays qu'il a fait, à travers l'écrivain Tanizaki, l'« éloge de l'ombre », Shibata célèbre la lumière. Il joue de tous les états de la lueur pour modeler son monde. Avec un incroyable vocabulaire de lumière sa

isie: trait, tracé, découpe, matière, milieu, volume, halo, nimbe... Les *Night Photos* de Shibata oscillent ainsi entre description de la nuit comme elle va et tentation d'une narration énigmatique.

Il préfère l'improvisation à la narration construite. Il compose mais sans destination et sans but.

Dans ce Japon qui fut « empire des signes », s'insinuent donc idéogrammes, pictogrammes de toilettes ou enseigne de restaurant. Il y a beaucoup de vide dans ses images. Parce que les lieux le sont, ou qu'ils sont saisis de loin, à la chambre, laissant le vide primordial de la nuit encercler les choses. Cette attention particulière au vide enrichit le travail du photographe d'une dimension philosophique.





Moi qui me battais pour créer une oeuvre qui me soit propre, dans mon pays, je me mis alors à partir en chasse des lumières de la nuit. C'était une manière d'échapper au fracas des jours. »





Il travaille également sur les paysages



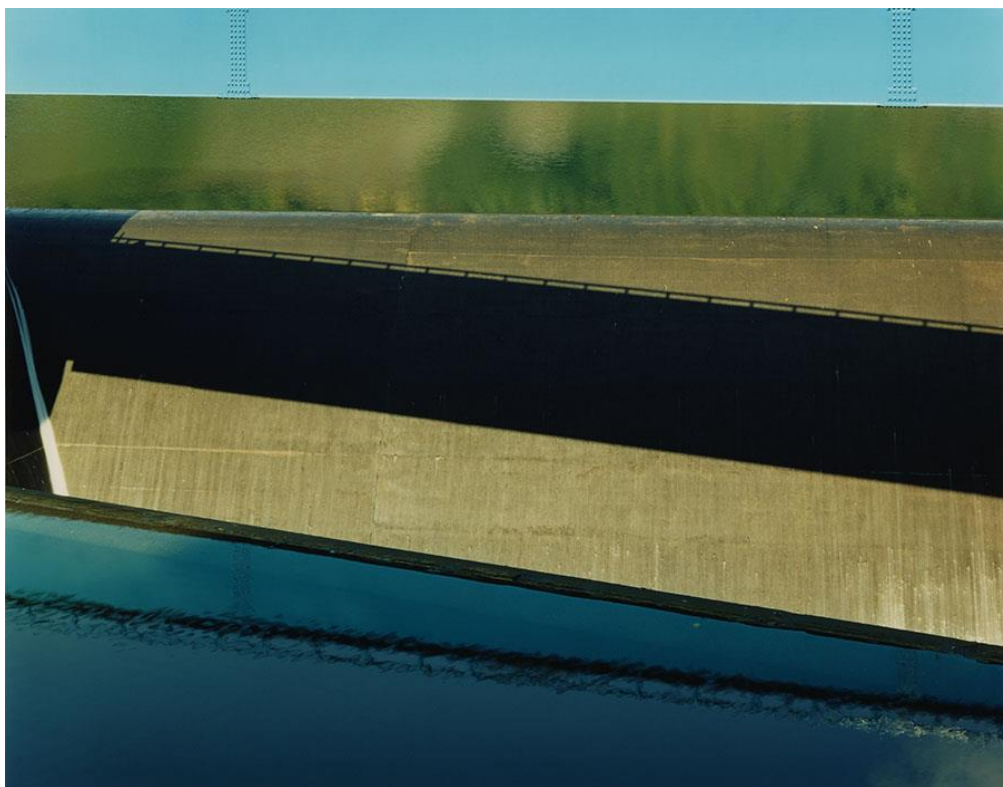


Toshio Shibata,
Okawa Village, Tosa County, Kochi Prefecture, 2007



For grey

Jusqu'à l'abstraction



5-Jacon aue Sobol un photographe documentaire

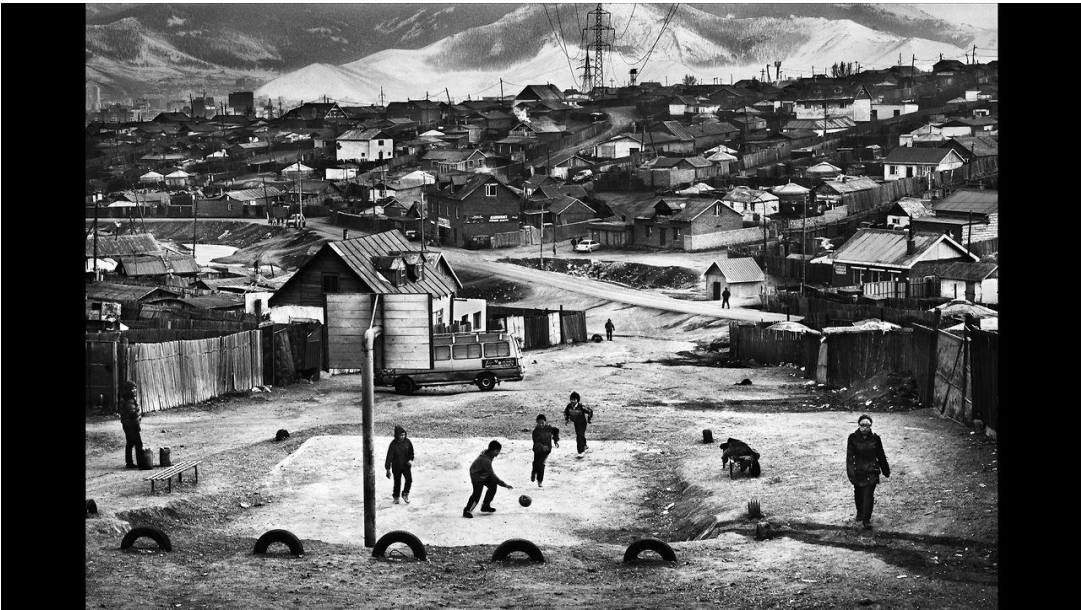
Né en 1976 à Copenhague (Danemark)

Après avoir étudié à l'European Film College, Jacob Aue Sobol intègre en 1998 l'École danoise de photographie documentaire et artistique Fatamorgana. Il y développe le langage photographique qui rythmera ses images de Tiniteqilaaq, un campement situé à l'est du Groenland, où il a séjourné à l'automne 1999. Pendant les trois années suivantes, il résidera dans ce village, chez sa petite amie groenlandaise Sabine, menant une vie de pêcheur et de chasseur.

En 2004, il publie l'ouvrage intitulé Sabine qui raconte sa rencontre avec la jeune femme et leur quotidien.

À l'été 2005, Jacob Aue Sobol accompagne une équipe de tournage au Guatemala pour réaliser un documentaire sur le premier voyage d'une jeune fille maya à l'océan. Jacob Aue Sobol a rejoint Magnum Photos en 2007

Il est récompensé du 15ème Leica European Publisher's Award for Photography pour son projet Tokyo.





Quelques années plus tard, la couleur et le grain de Aue Sobol n'ont pas changé. Ils sont même devenus une signature. Une autre histoire amoureuse a conduit le photographe danois, à Tokyo, au Japon. Cette fois-ci, la jeune femme s'appelle Sara.

« J'ai débarqué pour la première fois à Tokyo au printemps 2006. Mon amie Sara y avait trouvé un emploi et j'ai choisi de l'accompagner à la rencontre de la ville où elle avait grandi - un univers entièrement nouveau pour moi, dont je ne savais presque rien et où rien ne m'attirait particulièrement [...].

Les photos de cette série représentent ce que j'y ai vu et ceux que j'y ai côtoyés au fil des dix-huit mois suivants. Les personnes singulières que j'y ai connues m'ont, je crois, permis de mieux saisir ce que signifie faire partie du Tokyo d'aujourd'hui. Certains sont devenus des amis ; avec d'autres je n'ai fait que partager un bref instant.

Mes photos sont nées au gré de ces rencontres fortuites, sans autre guide que ma curiosité, mon humeur du jour et mon sentiment de la ville à mesure que je la découvrais. **Autant que possible, j'ai travaillé à l'instinct. Prendre des photos a quelque chose d'un jeu improvisé. Il me semble que plus une photo est spontanée et irréfléchie, plus elle devient vivante, et plus elle passe de l'ordre du montrer à celui de l'exister. »**













QUELQUES EXPOS 2015

- 6-Donata WENDERS

Donata Wenders, photographe d'origine berlinoise, s'inspire des grands maîtres de la photographie que sont Henri Cartier-Bresson, Edward Steichen, Alfred Stieglitz ou plus récemment, Peter Lindbergh.

Son premier travail *Islands of Silence* (1995-2006) est une série de portraits d'inconnus et de personnalités du cinéma, de la danse ou de la mode.

Les femmes photographiées par Donata Wenders peuvent être belles, mais ce n'est pas fondamentalement leur apparence physique que l'artiste cherche à exprimer.

Ce sont plutôt les moments où elles s'exposent; des absences rendues présentes, des émotions fugaces et passagères que seul un appareil photo peut capter instantanément.

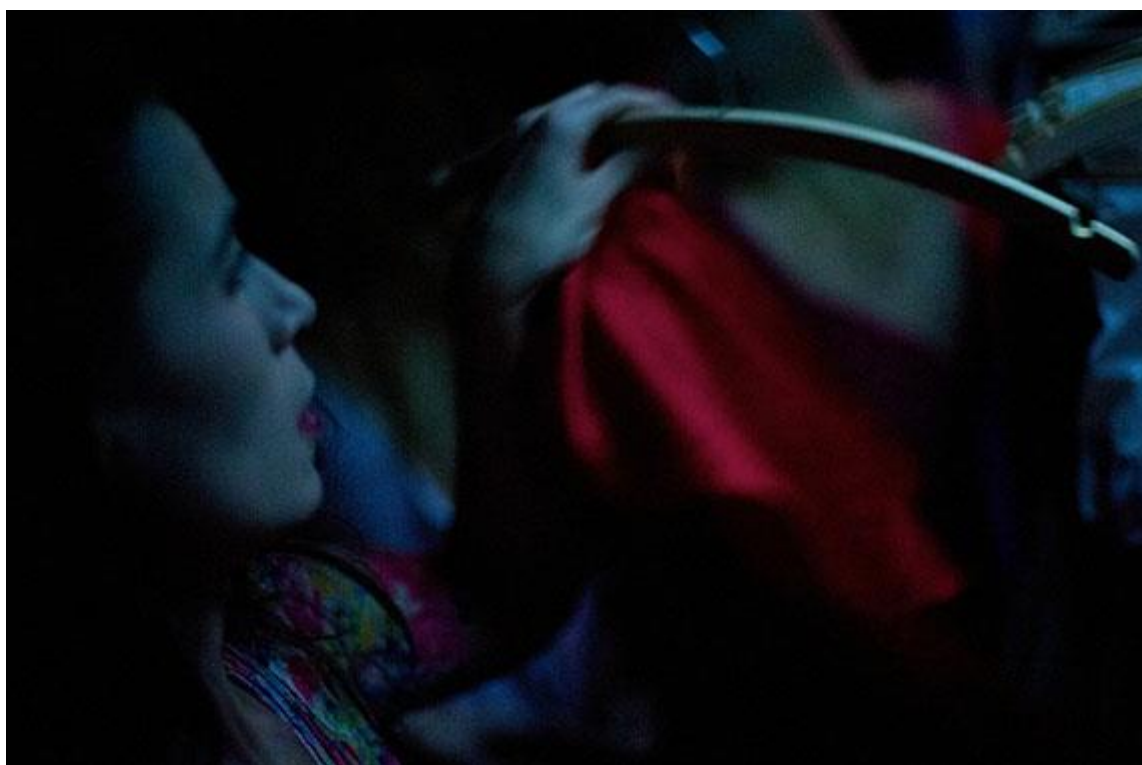
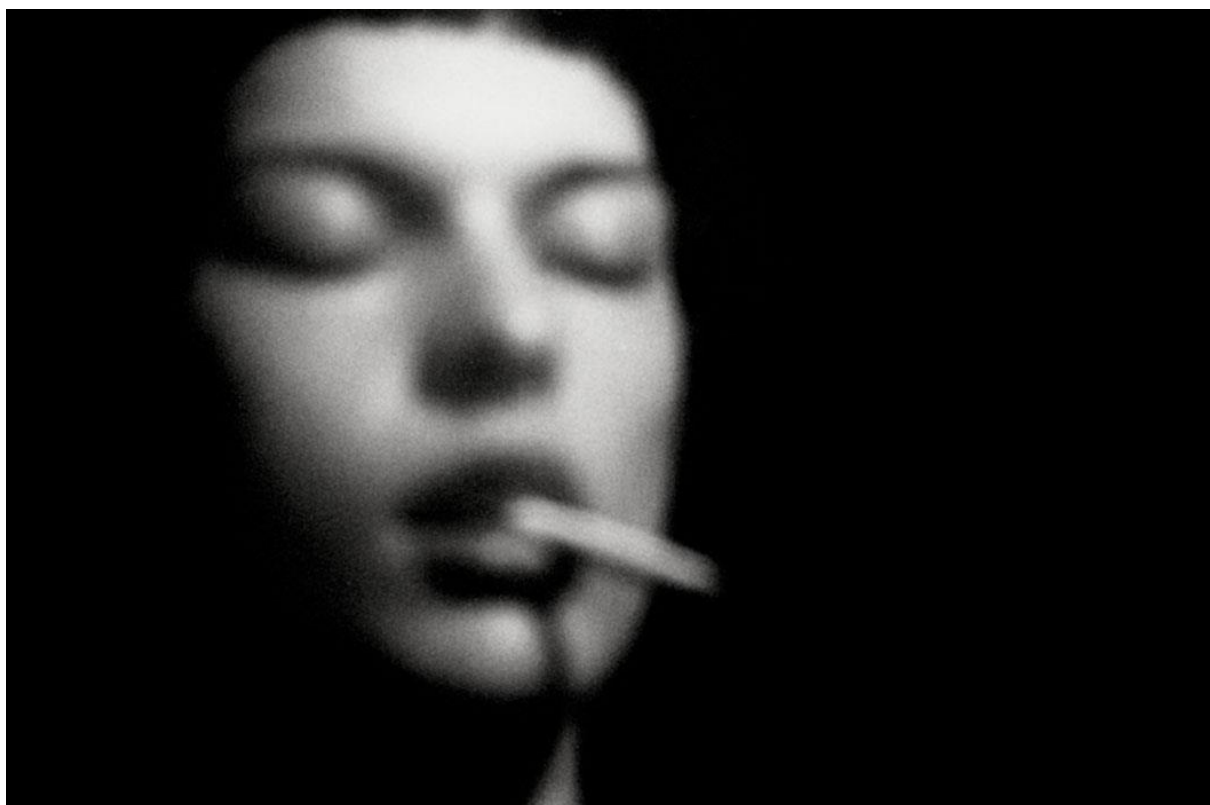
Dans cette première série, *Islands of Silence*, ses photos d'anonymes ou de personnalités sont le reflet de moments d'abandon et de grâce. Donata Wenders ne fait pas de mise en scène. Elle prend son temps, guette le moment où le sujet s'oublie.

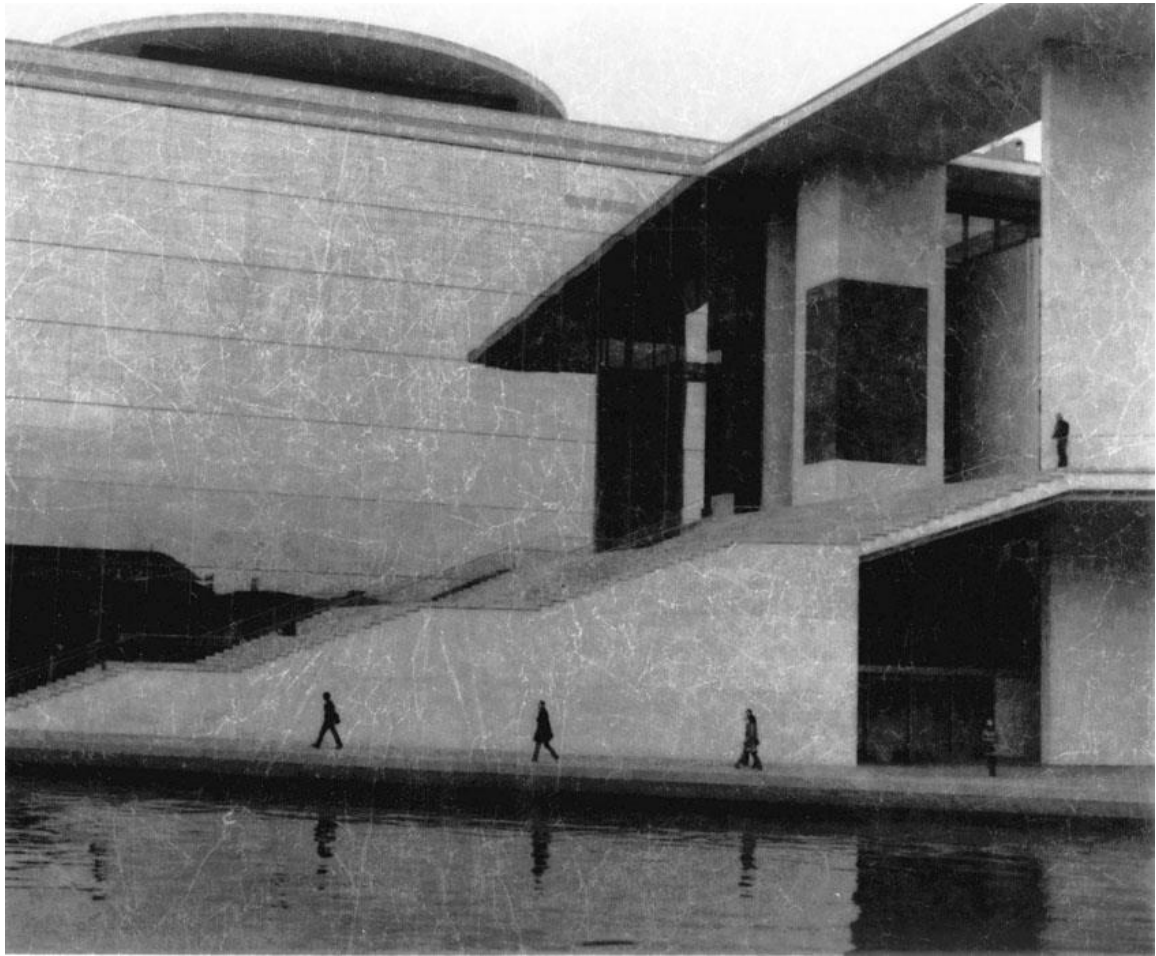
En préservant l'atmosphère du lieu et la lumière de l'instant, la photographe capte avec douceur les instants de vie de chacun de ses sujets.



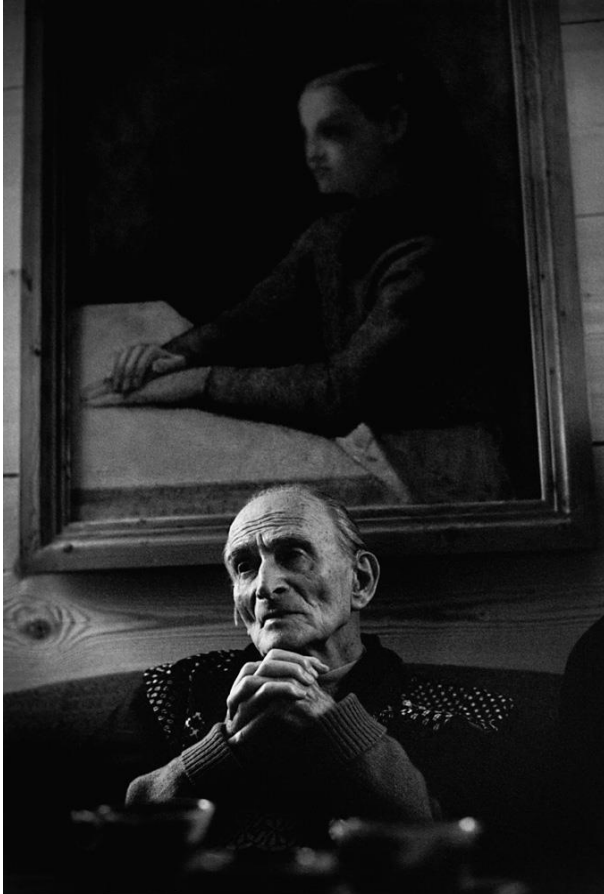








Photos habilement construite



Portrait de BALTHUS





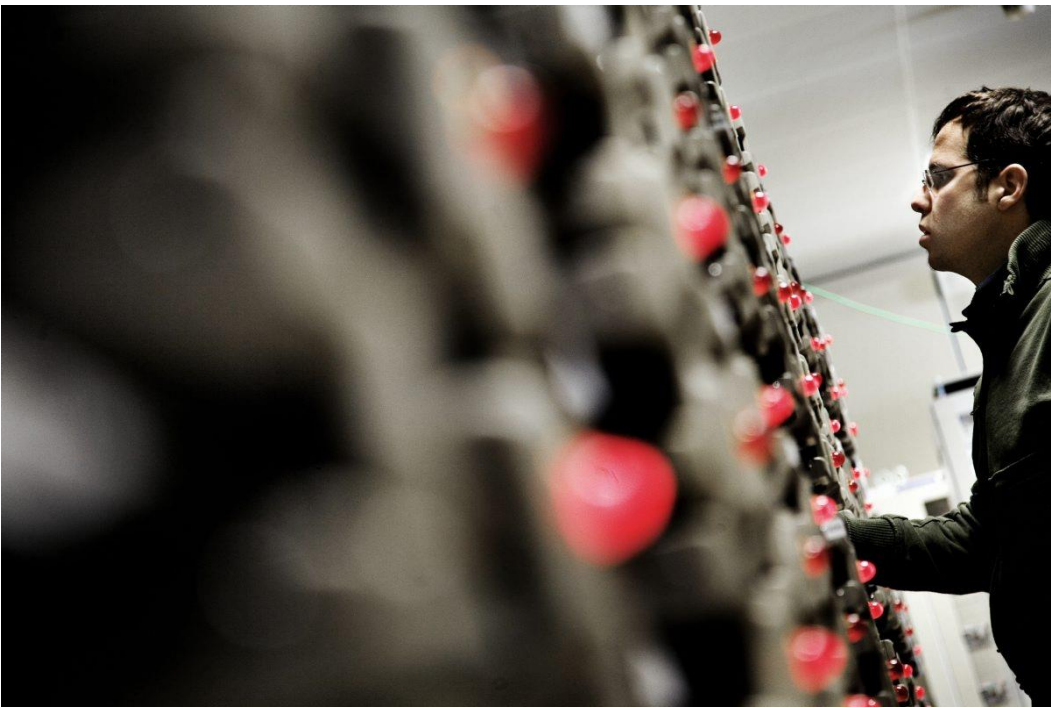
7-Stéphano de Luigi

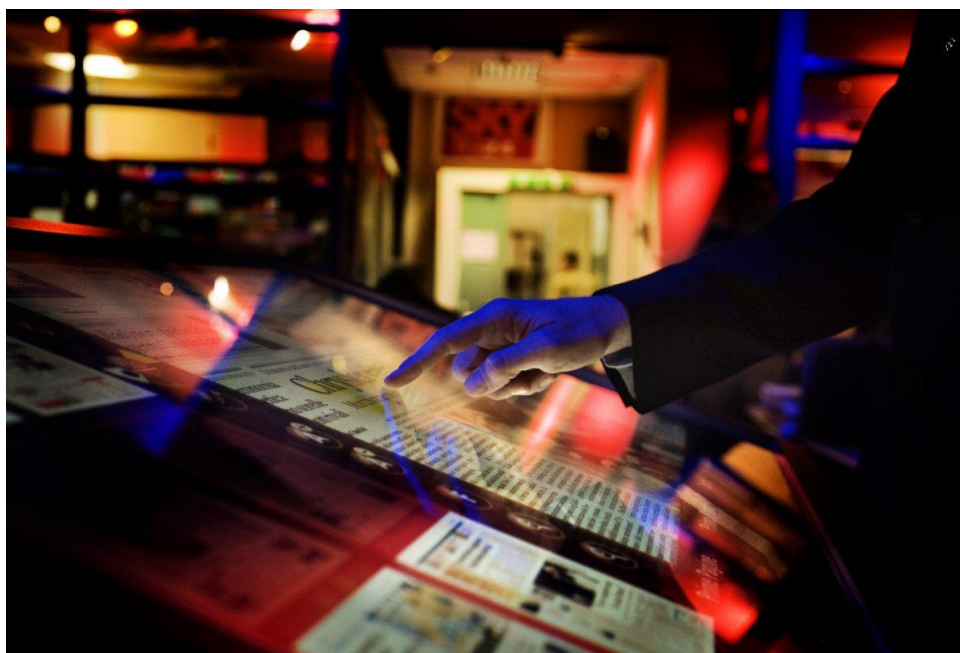
Stefano De Luigi aime s'immiscer dans les coulisses des images et apprécie les reportages au long cours.

Le photographe se lance en 2006 dans un projet ambitieux intitulé « Cinema Mundi », une exploration des studios de cinéma alternatif, loin de la machine hollywoodienne, en Chine, en Inde, en Russie, en Iran, en Corée...

Couleurs vives, visages intenses, décors insolites, ces photographies tirées sur un papier Fine Art rappellent les matières de la gravure et **jouent avec le réel et l'irréel. Pour ce projet qu'il poursuit, Stefano De Luigi a reçu en 2008 un World Press,**







Parallèlement à son activité de photojournaliste, qui lui a valu de nombreuses récompenses dont quatre World Press Photo, Stefano de Luigi poursuit un travail personnel et sensible à travers des reportages au long cours sur des sujets tels que la cécité et les coulisses du cinéma pornographique,





8-Alexandre GRONSKY Estonie 1980

Né en 1980 à Tallinn, en Estonie, Alexander Gronsky vit actuellement à Riga en Lettonie. Son œuvre photographique se concentre sur les paysages. Abandonnées, silencieux, ils offrent à l'artiste la possibilité de mener une réflexion sur les effets de l'environnement sur les populations locales.

Dans *Less Than One* (2006-2009), le photographe se déplace dans les endroits les plus reculés de Russie où la densité de population est inférieure à une personne par kilomètre carré. Il poursuit sa réflexion avec *The Edge* (2008-2009), nouveau travail documentaire autour d'un Moscou enneigé, dont les grandes étendues aux conditions hostiles constituent le théâtre d'une histoire sans drame, celles de vies isolées et silencieuses

1Personne/km2





Certaines œuvres peuvent nous faire penser à des peintures :

Corot ou à la peintures hollandaises.

Le vide, il explore en photographiant des paysages épurés presque autistes.

Dans l'univers statique d'Alexandre GRONSKY chaque objet chaque sujet constitue un des éléments du Paysage déshumanisé.

Une atmosphère grave qui dévore la moindre intimité pour ne laisser place qu'à la solitude et la méditation.

(n'est-ce pas Fred Chr ?)

Ce n'est pas *la solitude urbaine* mais la solitude au cœur des immenses paysages.









9-JOAKIM ESKILDSSEN
né en 1971 à Copenhague (Danemark)

TRAVAUX

PAGE ARTISTE

Joakim Eskildsen débute la photographie aux côtés de Rigmor Mydtskov, photographe de la famille royale danoise. En 1994, il se rend en Finlande pour apprendre l'art de la réalisation d'un livre photo avec Jyrki Parantainen et Pentti Sammallahti à l'université d'Art et de Design d'Helsinki où il obtient, quatre ans plus tard, un master en photographie.

Joakim Eskildsen travaille souvent en collaboration avec son épouse, l'écrivaine Cia Rinne. Au cours des années 90, ils réalisent leurs premiers projets: *Nordic Signs* (1995), un hymne à la nature à travers un recueil de photographies prises en Europe du Nord; *Bluetide* (1997), récit du drame d'Apulia, village de pêcheurs portugais touché par l'érosion maritime; *etiChickenMoon* (1999) dont l'ouvrage a obtenu le prix du meilleur titre étranger en 2000 dans le Photo-Eye Books & Prints annual Award

La galerie Polka expose les premiers chapitres de *Home Works*, un travail au long cours du photographe Joakim Eskildsen, initié en 2005.

Après sa série *The Roma Journeys* (2000-2006), remarquable témoignage sur les conditions de vie des Roms, le photographe danois, né en 1971, explore dans ses nouveaux travaux *Home Works* la poésie d'une vie de famille bercée au rythme des saisons. Inspiré par la grossesse de sa femme, Eskildsen revient sur ses premières sources d'inspiration : photographier les paysages, la nature environnante sans cesse influencée par la lumière et le temps.

« Quand j'avais 14 ans, je photographiais ma maison, les champs, la forêt. Ce sont les contrastes et les couleurs dégagés par la lumière naturelle qui m'ont donné envie de photographier le monde. »

A travers le regard naïf et poétique de ses enfants, Joakim Eskildsen saisit sa vie et la leur. Il crée un univers artistique presque fantastique où les saisons se succèdent et les lieux changent — dans la quête d'un foyer idéal, la famille procède à six déménagements successifs. Une sortie dominicale, une sieste, un après-midi dans le jardin, le photographe s'empare de tous ces instants et capte la beauté innocente de ses enfants.

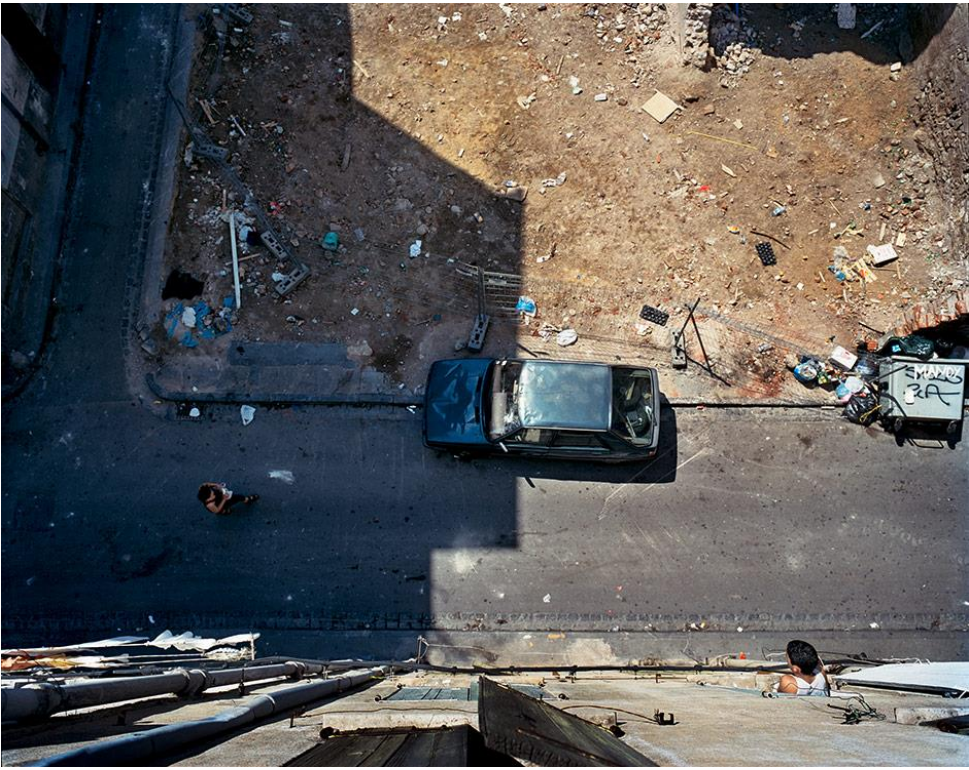
De la sérénité d'un lieu familial à la beauté écrasante des paysages qui l'entourent, Joakim Eskildsen réalise dans *Home Works* un recueil de poèmes photographiques qui invite le lecteur à découvrir son monde fantasmagorique.





Travail sur la population « Rom »









10-Philippe GUIONiE (France) 1972

né en 1972 à Brive (France)

Philippe Guionie a suivi une formation d'historien-géographe avant d'utiliser la photographie comme outil de témoignage et de questionnement. Spécialiste de "l'africanité", il a parcouru le continent noir pendant dix années. Ses travaux jonglent avec les notions d'identité et de mémoire. Selon Christian Caujolle, l'un des fondateurs de l'Agence VU', "il capte les surfaces mais c'est pour mieux analyser les profondeurs".

Après les tirailleurs oubliés, les albinos peuls, les peuples lacustres ou un périple autour de la mer Noire, Philippe Guionie s'est intéressé aux descendants des esclaves noirs envoyés en Amérique latine, au XVI^e siècle, par les Espagnols.





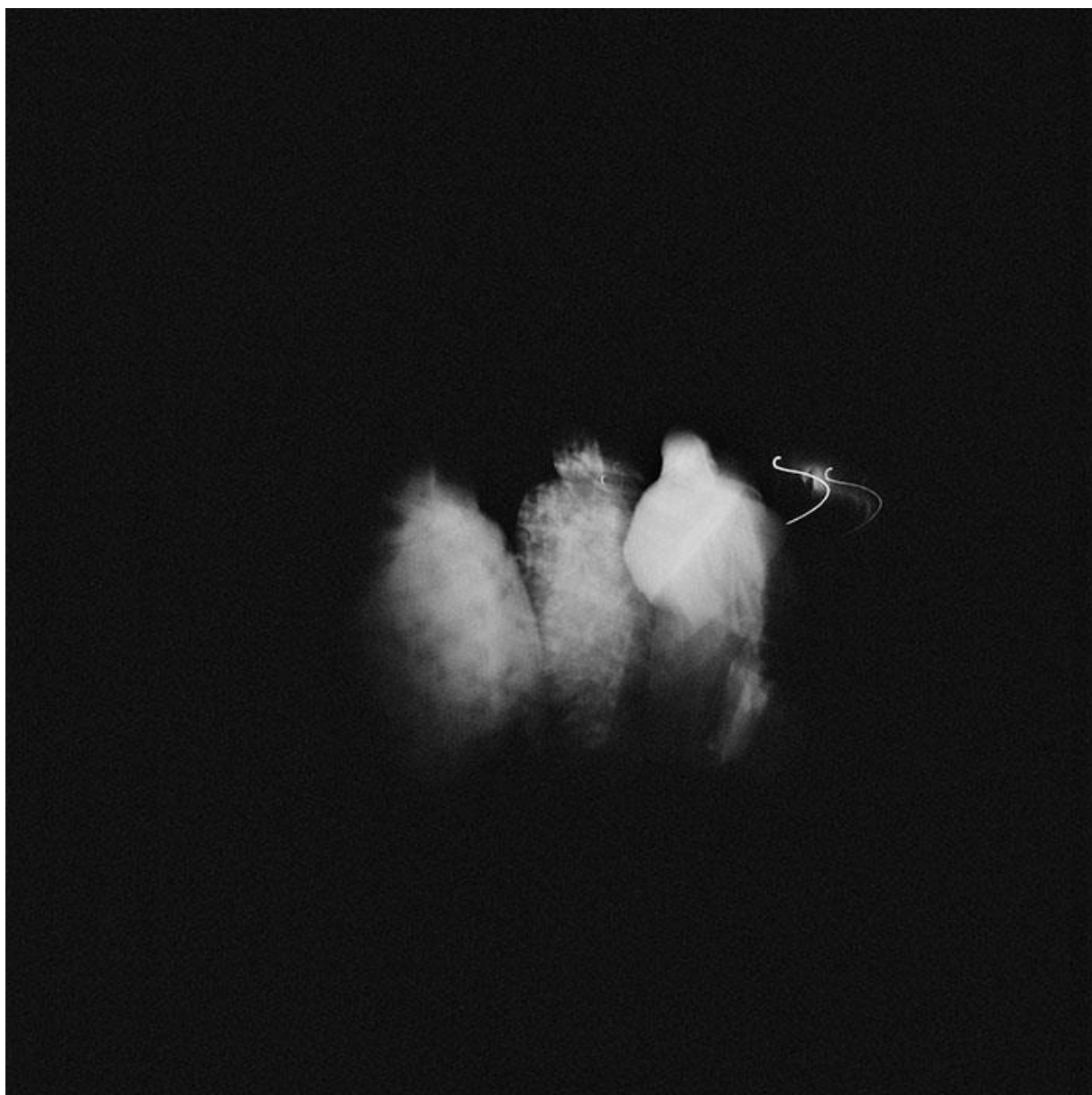














11-Tiane DOAN Na CHAMPASSAK (France Esagne Maroc Quebec)

Artiste français d'origine asiatique, Tiane Doan na Champassak (1973) a fait des débuts remarquables dans la **photographie documentaire**. Mais il bascule rapidement **dans un univers artistique où l'être humain apparaît dans toute sa complexité.**

Poussant son travail sur le corps jusqu'à l'abstraction, fasciné par les manifestations de la foi, les effets de la censure et les troubles de l'identité sexuelle, Tiane Doan na Champassak n'a de cesse d'explorer maints aspects de la créativité humaine, cherchant toujours le moyen technique et la forme la plus appropriée pour révéler une sensibilité spirituelle et définitivement plasticienne.

Tiane Doan na Champassak explore les liens entre sa propre production photo- graphique et images anonymes glanées au gré d'Internet, de recueils personnels et de coupures de magazines.

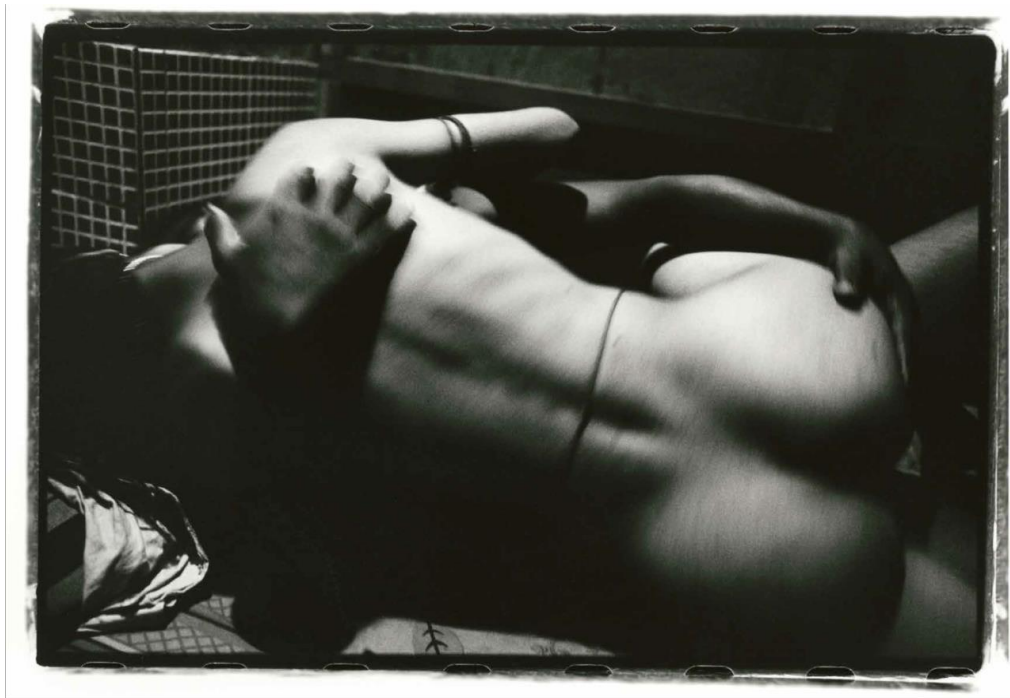


Titre

Sans lumière

Entre spleen et idéal

Le sexe des anges





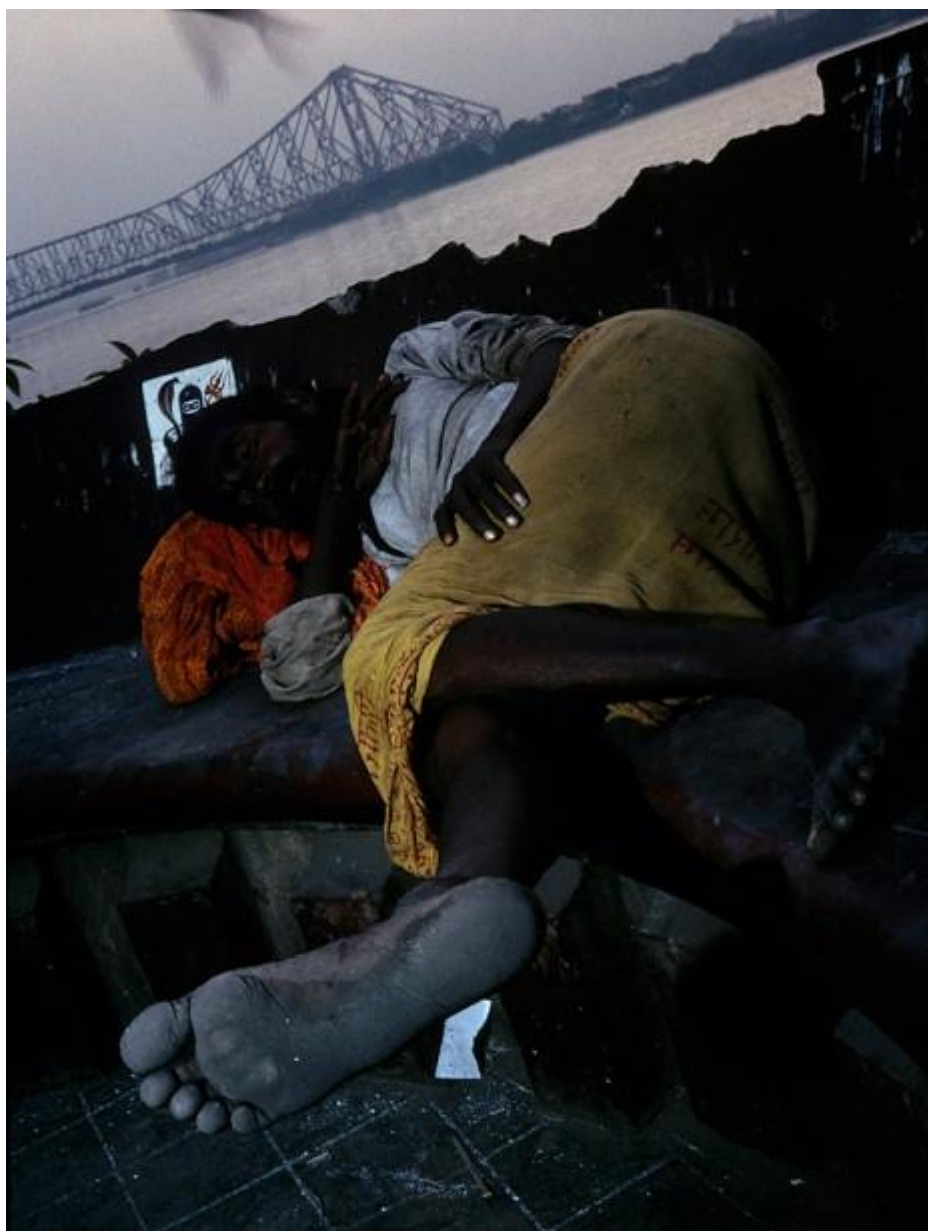


All colours will agree in the dark

Toutes les couleurs seront d'accord dans l'obscurité







12-WIM WENDERS Allemagne 1945

Le Sel de la Terre est un film documentaire franco-italo-brésilien réalisé par Juliano Ribeiro Salgado et Wim Wenders, sorti en 2014

anecdote

Wenders n'est pas seulement un cinéaste reconnu. Il est également photographe. Au début, il photographie pour satisfaire sa passion de l'image sous toutes ses formes. Il ne songe pas à montrer ses clichés réalisés en [24x36](#) au moyen d'un appareil [Leica](#) qu'il ne quitte jamais. Ils relèvent de la sphère privée et du plaisir personnel.

Pendant l'été [1983](#), son appareil photo lui est dérobé. En quittant le [Japon](#) où il vient de réaliser le documentaire [Tokyo-Ga](#), sur le cinéaste [Ozu](#)², il fait l'acquisition d'un appareil moyen-format [Plaubel](#) avec un objectif de 90 mm (correspondant à un objectif de 45 mm en petit format et proche de celui qu'il utilise dans ses films).

À son retour de Tokyo, muni de ce matériel qui convient parfaitement à son regard, il déclare : « Il me semble que c'est l'objectif le plus proche de l'œil humain, qui ne déforme pas la vision. »³.

Wenders entreprend un voyage de deux-trois mois, au cours duquel il parcourt de long en large l'Ouest américain pour les repérages de [Paris, Texas](#). Ayant emporté son appareil pour ses loisirs, il se rend vite compte, en photographiant ces paysages et cette lumière si particuliers, qu'il s'agit d'une autre manière de préparer le film. Cette activité devient soudain une « recherche », moins pour trouver les sites de tournage que pour approivoiser la lumière de l'Ouest :

« Je n'avais jamais tourné dans ces paysages et j'espérais ainsi aiguïser ma capacité de compréhension et ma sensibilité envers cette lumière et ces paysages à travers la photographie⁴. »











Palme d'or en 1984 Nastassia Kinski

Ce n'est pas retouché c'est retravailler.

MAISON EUROPEENNE DE LA PHOTO

Bettina RHEIMS

Seulement une fabricante d'icônes sur papier glacé ?

Depuis près de 40 ans, Bettina Rheims photographie les femmes. Célèbres ou inconnues. Pour la pub, pour la mode, pour des travaux plus personnels, souvent dans des mises en scènes érotiques, n'hésitant pas à choquer ou troubler, quand par exemple elle réinterprète les Evangiles.

Elle a été accusée d'être vendue aux publicitaires, d'avoir trahi le féminisme.

La Maison européenne de la photographie lui consacre une grande rétrospective sur trois étages (jusqu'au 27 mars.)

C'est la même quête d'estime de soi qu'elle propose aux femmes d'une Maison d'arrêt de Lyon.

BETTINA RHEIMS surexposée ?

Selon luc Desbenoit, elle s'inspire fortement pour ne pas dire plagie

Guy BOURDIN et Helmut NEWTON « l'inventeur du porno chic »

Si Bettina RHEIMS n'est pas convaincante dans sa photo elle sait k'être auprès des institutions.

Inspirer Plagier ???,

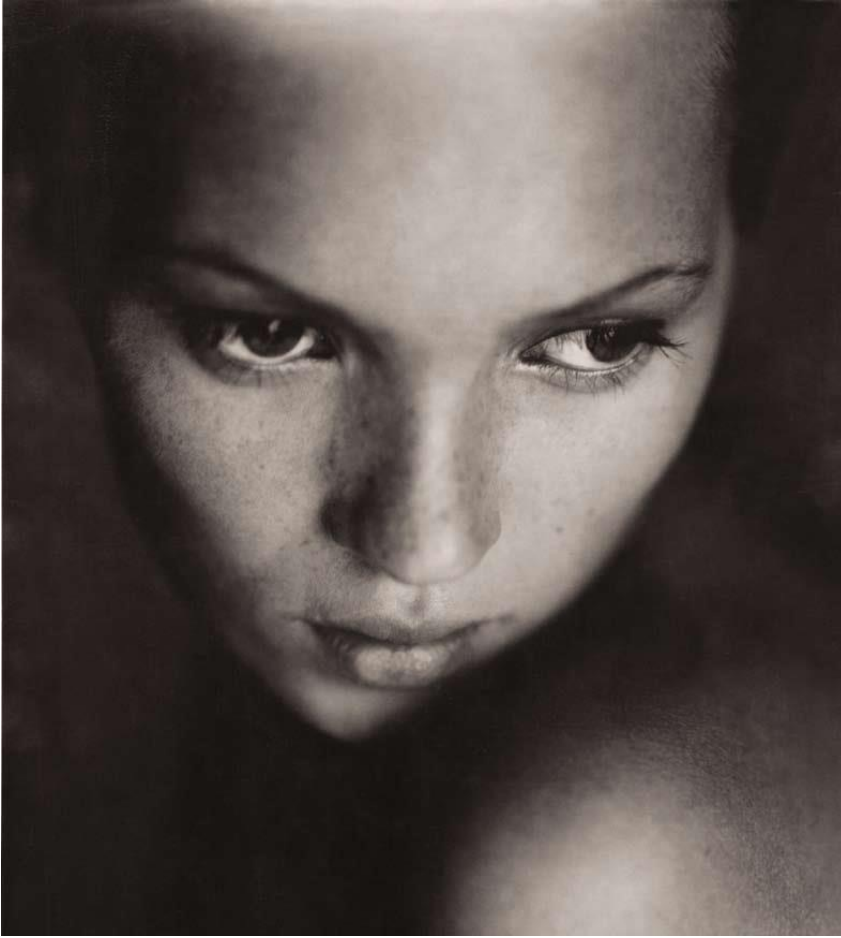
Ghristy Turlington

Je ne me lève pas pour moins de 1000 dollars par jour.



Monica Belucci





(Kate Moos







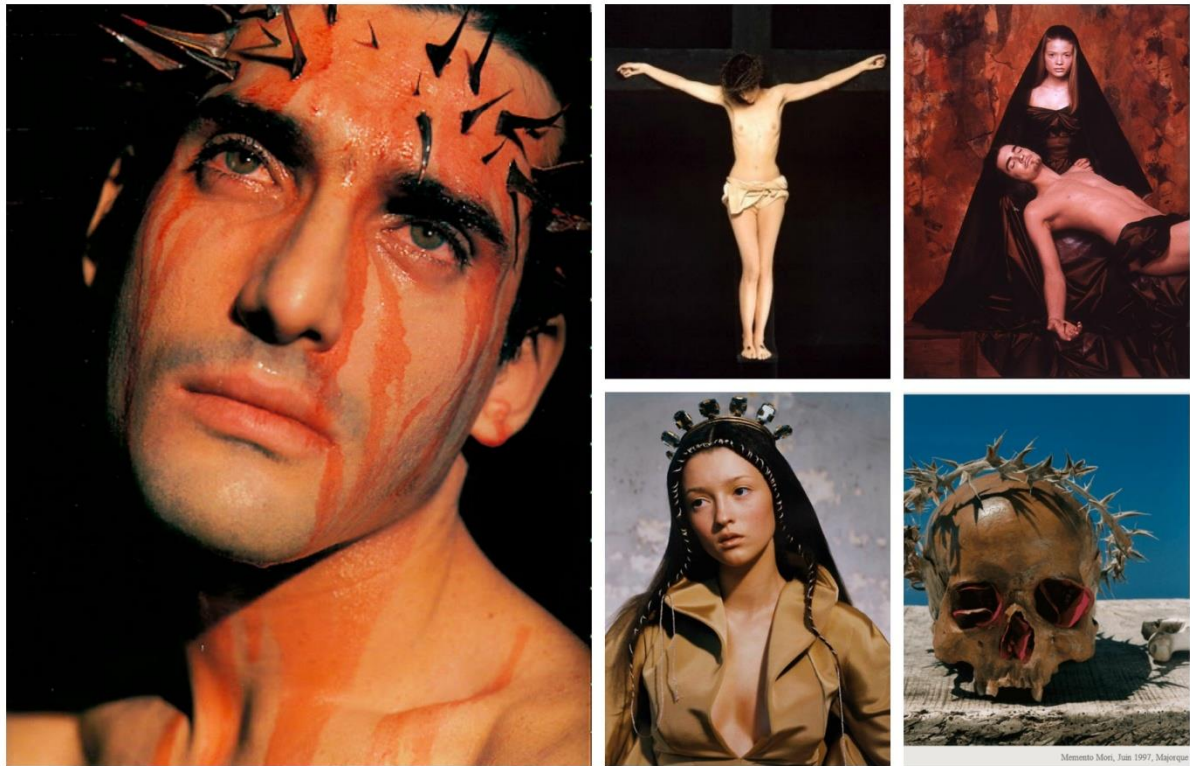
A partir de la fin des années 1990, Bettina Rheims s'est intéressée à la question du genre et de l'androgynie, photographiant des garçons qui ressemblent à des filles, des filles qui ressemblent à des garçons, mettant en scène Kim, un transsexuel qui pour elle troque son porte-jarretelles pour un costume noir et redevient un homme.







L'influence de la peinture se sent encore dans INRI, un travail publié en 1999, où la photographe réinterprète la vie du Christ. Marie, enceinte, apparaît nue, regardant vers le ciel les mains sur le ventre. Une fille apparaît sur la Croix, Jésus et les apôtres ressemblent à une bande de gars désœuvrés. La série a choqué à l'époque les intégristes français qui ont même porté l'affaire en justice.



La dernière série de Bettina Rheims a été réalisée fin 2014 en prison, où elle a photographié une soixantaine de détenues. Dans des portraits sobres et émouvants, elle cherche à leur rendre leur dignité et à les aider à se réapproprier leur image de femme. Toute une palette de sentiments et d'attitudes traversent cette galerie de portraits en gros plan, dont certains sont inédits : du sourire de Milica qui fixe tout droit l'objectif, aux yeux tristes d'une autre tournés vers le bas, une rose à la main, tandis qu'une jeune semble nous défier du regard.



STARS ET PHOTO TAÏWANAISE

Tandis que Bettina Rheims occupe les trois étages supérieurs,

Photographies

De
CHEN PO-I
HUNG CHENG JEN
Yang Shun-fa,
Yao Jui-chung

« À travers la sélection de quatre photographes taiïwanais, c'est une disposition à la réflexion sociale et à ses échos spirituels, propre à ce pays à la fois moderniste et traditionnel, que nous voulons sonder. Car ces photographies parlent surtout des blessures

L'ascension économique de Taïwan depuis les années 1980, portée par la production des composants informatiques et par les nouvelles technologies, est dans toutes les mémoires (le "made in Taiwan" avant le "made in China"). Mais l'installation d'un nouveau port industriel et pétrolier – terminal de containers – dans la grande ville de Kaohsiung (trois millions d'habitants) entraîne la disparition du port ancien et du village de pêcheurs de Hongmaogang.

infligées à la société par une industrialisation massive, ou par la férocité des catastrophes naturelles en pays tropical. Elles portent un point de vue sur un état d'esprit, sur une désillusion sourde qui fait pendant à une apparence habituellement paisible et joviale de la population. Les lendemains qui déchantent – lendemain chagrin – laissent aussi apparaître une spiritualité qui convoque à tout moment les disparus et leurs ombres. Et elle nous renvoie aussi très directement à nos propres appréhensions et détresses.

C'est de cette destruction planifiée, effective en 2006, que parlent les deux artistes Yang et Hung, qui ont accompagné depuis deux décennies, à la fois la lutte des populations pour garder leur lieu de vie, puis la souffrance de l'abandon forcé et de l'annihilation des souvenirs. YANG Shun-Fa reconstitue dans les habitations désertées une forme de vie en accumulant les objets, qui sont les indices d'une présence humaine passée, visiblement anéantie ; il s'intéresse particulièrement aux photographies laissées derrière eux par les occupants. Son travail en format panoramique ("Home and Rootless"), d'abord en noir et blanc

volontairement ténébreux s'est ensuite développé en couleur pour manifester visuellement le traumatisme des sentiments. Le "réalisme fantastique" de ses images se prête à l'évocation de la vie et de la mémoire.
(“Place of Melancholy”).

Ils travaillent, chacun à leur façon, sur les conséquences de l'industrialisation excessive et les destructions qu'elle induit.

En couleur ou dans un Chen Po-I enregistre les traces d'un typhon après le déblaiement d'un village qui a été englouti sous la boue.

Les catastrophes naturelles rythment la vie de Taïwan. Le typhon Morakot fit plusieurs centaines de victimes en août 2009 en provoquant un torrent de boue qui a enseveli maisons et habitants d'un village. CHEN Po-I, de retour sur les lieux après déblaiement, ne montre que les traces insolites, sur les murs des habitations, de cette boue dévastatrice, dont la violence est visible dans des formes déchiquetées. Deux autres séries de CHEN se concentrent sur la signification des traces : celles que laissent sur leurs vêtements de protection des pétards et feux d'artifice tirés à bout portant auxquels s'exposent volontairement les participants d'une cérémonie ancestrale (“Firework Baptist”) ; les formes suggestives des fientes d'oiseaux sur des galets de bord de mer (“Stone Age”)

seraient a priori plus attrayantes, mais ce sont encore les fantômes qui surgissent (toujours très présents dans la culture taïwanaise).



Chen Po I
(aborder la problématique du lieu d'exposition)



CHEN PO I



HUNG Cheng-Jen excelle dans le photomontage en relief, une technique qui lui est très personnelle, assemblant des fragments de ses tirages photographiques, qui lui permettent de restituer des vues partiellement réelles et fictives du village, en ajoutant des personnages ou sa propre présence, afin d'exprimer avec force la désolation, l'effroi, l'angoisse de la déshumanisation des relations, sans compter le courroux des dieux



HUNG CHEN JEN

Yang Shun-Fa s'intéresse à des lieux abandonnés où il réinstalle des objets, souvent des portraits photographiques laissés là, dans des cadres.



YANG CHUN FA

YAO Jui-Chung a systématiquement exploré des sites en ruine, depuis plus de vingt ans. Ruines de parcs d'attraction, de bâtiments militaires, d'usines, tous ces lieux en décrépitude qui sont victimes de décisions arbitraires, de faillites, de délocalisations industrielles. Le temps y défait lentement des structures mais s'y accumule aussi en de nouvelles strates, végétales, minérales, organiques, parfois proliférantes. Chaque lieu se prête à une autre histoire, imaginaire, il prend une nouvelle signification, avec laquelle l'esprit de l'artiste (et celui du regardeur) entre en résonance, jusqu'à révéler en soi-même "un esprit solitaire presque abandonné"(Yao Jui-Chung). »



YAO CHUI JENG

(un univers onirique dans des sites abandonnés)

GALERIE

YELLOW KORNER

METZ

1 Maria SVARBOVA SLOVAQUIE 1988

2- Laurent DEQUICK FRANCE

3-Romina RESSIA ARGENTINE

4- Kate BALLIS AUSTRALIENNE

5-EBRU SIDAR TURQUIE

Œuvrant sous le pseudonyme de Aria BARO, MARIA SVARBOVA est une jeune photographe slovaque née en 1988. Elle entreprend des études de conservation, de restauration d'œuvres d'art et d'archéologie dans son pays natal avant de se consacrer essentiellement à la photographie en 2010.

C'est cet intérêt majeur pour les beaux-arts qui lui vaut la liberté de juxtaposer plusieurs domaines esthétiques et de concevoir des clichés empreints d'onirisme et de surréalisme.

La photographe a débuté avec la réalisation de portraits capturant les expressions de ses modèles empreints d'une éternelle nostalgie. Faisant la satire de notre monde moderne, son travail actuel se rapproche quant à lui de tableaux déshumanisés où les personnages se figent dans des postures inexpressives.

Le portfolio de Mária Švarbová ne cesse de fasciner lui valant des prestigieuses collaborations avec des ouvrages de mode ou de photographie internationaux (Vogue) et de nombreuses distinctions .



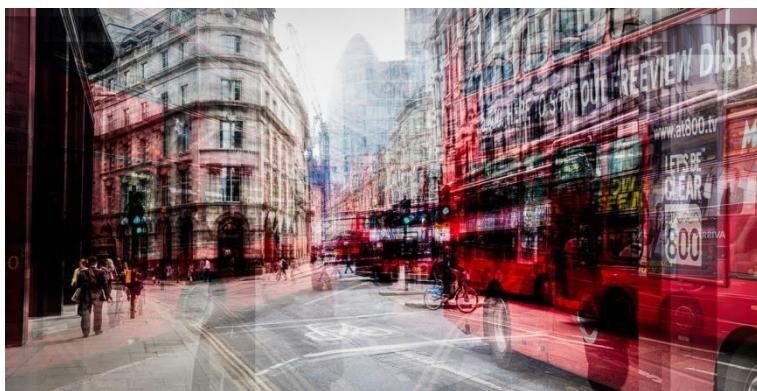


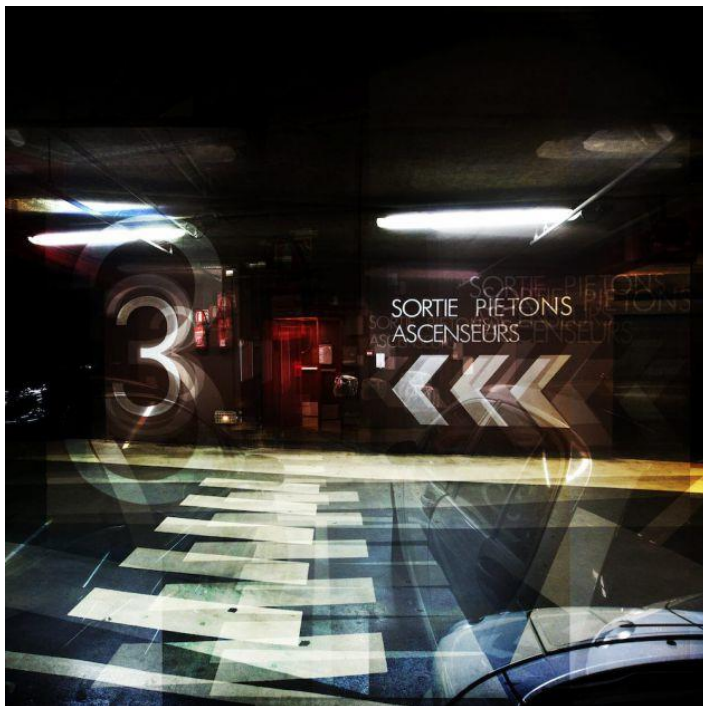




Laurent DEQUICK

Nous avons souhaité vous présenter ici une interprétation particulièrement notable du paysage urbain. Les compositions photographiques de Laurent Dequick dégagent une énergie fort séduisante. La multiplicité des images réunies dans ces collages interpelle l'œil. Se situer dans le flou et le mouvement de ces métropoles revient à un plaisir. Le photographe s'écarte des clichés banals, puisque ces images relient plusieurs impressions du monde urbain. Dans l'interview qui suit, Laurent Dequick nous présente ses photographies qui incarnent les vibrations quotidiennes de ces capitales du monde.







(parenthèse)

Corinne VIONNET

Pour une image, je visualise plus d'un millier d'images du même lieu pour comprendre la similarité et la répétition de la forme d'un monument et d'un lieu. Je collectionne plusieurs de ces images, de jour, de nuit, selon différentes saisons, différents lieux, etc. J'utilise un seul segment que je trouve important en tant que point de rencontre pour aligner toutes ces images. Pour le reste, vient ce qu'il vient.

Le choix des lieux sont d'abord basés sur des statistiques touristiques, puis j'ai également examiné les brochures de agences de tourisme afin de connaître les images qui symbolisent une destination. J'ai bien sûr aussi été influencée par ma propre culture visuelle.

Je pense que pour le visiteur ou "regardeur", l'esthétique est juste le premier filtre qui devrait faire suite à une réflexion ou une émotion. Pour l'artiste, c'est le contraire qui se produit, l'esthétique n'est que le résultat visuel d'un long cheminement.

Je ne suis pas intéressée par la manipulation digitale, mais la façon dont ces images sont disséminées sur Internet. L'évolution du numérique ces 10 dernières années amène à une consommation d'images et une modification de notre comportement. Je balance entre l'inquiétude et la fascination à propos de ce phénomène.

En rassemblant cette multitude de clichés d'un même lieu, *Photo Opportunities* essaie de parler de notre mémoire collective et l'influence de l'image sur notre regard. Ce travail essaie aussi de soulever les questions de nos motivations à faire une photo du lieu où nous sommes allés et de notre expérience touristique. Il essaie de montrer l'omniprésence des images et leur consommation.



Romina RESSIA

Après [La pop culture rencontre la peinture flamande](#)

[le Street Art rencontre la Peinture Classique](#), c'est au tour de l'artiste et photographe argentine **Romina Ressia**, basée à Buenos Aires, de s'amuser avec les peintures de la Renaissance à travers sa série

How would have been?.

Des mises en scène très classiques, relevées par un petit twist moderne qui ajoute un contraste amusant et décalé à ces compositions très austères !





Romina Ressa a un univers bien à elle qu'elle a commencé à développer après des études d'économie. Son diplôme en poche, elle décide de consacrer sa vie... à la photographie ! Cette Argentine née près de Buenos Aires, elle a étudié la photo, la photo de mode, la mise en scène photographique et la scénographie et toutes ces disciplines se ressentent dans ses séries de photos. Influencée par la peinture classique, elle se sert de cette base, en détourne le propos pour mieux mettre en relief les problématiques de nos vies modernes. Une façon de montrer à quel point le monde change vite et à quel degré cela nous affecte. Elle est exposée dans plus de 20 galeries dans le monde !



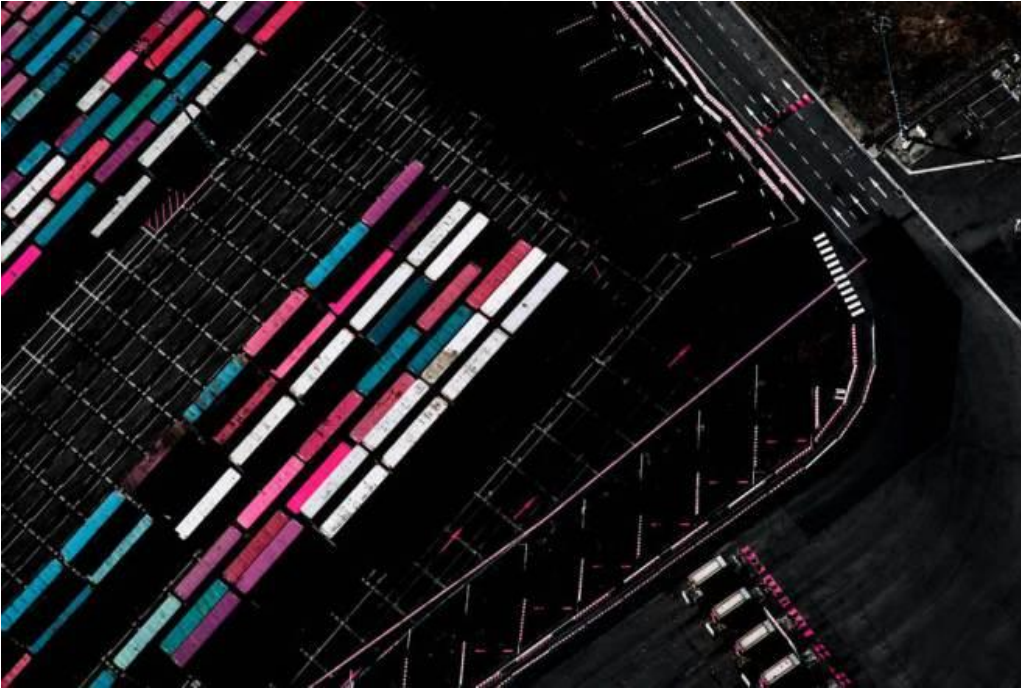
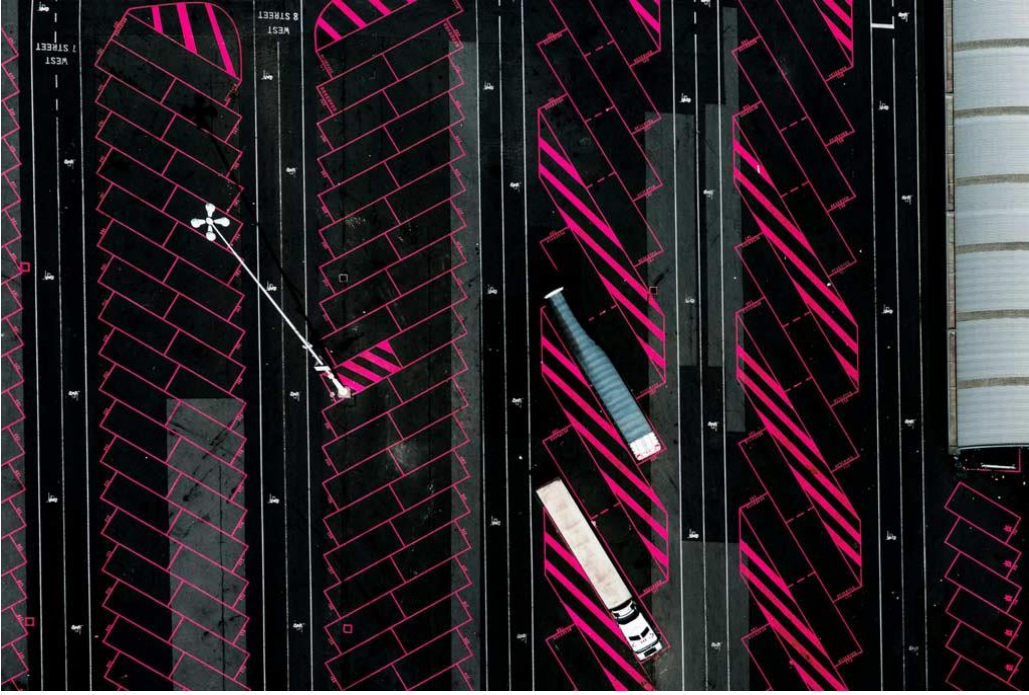


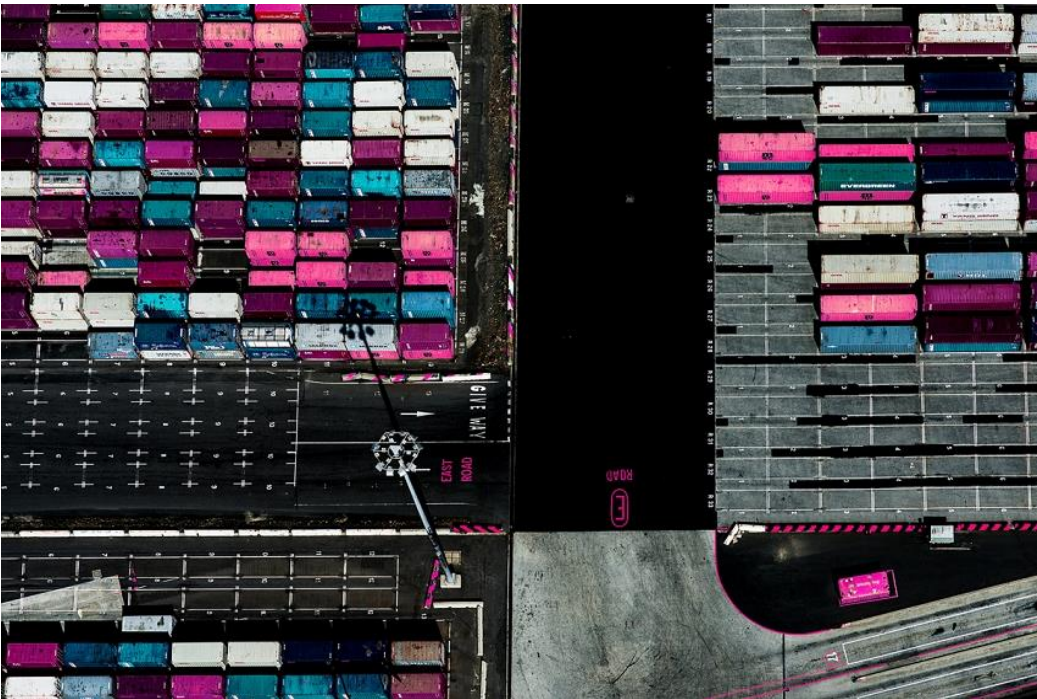
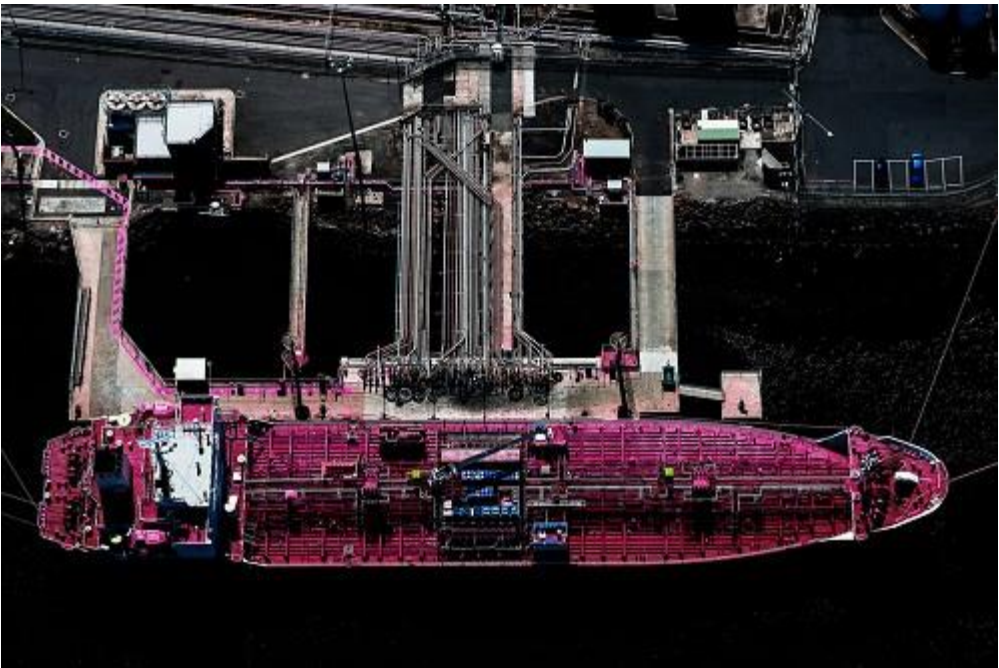


Kate BALLIS

La photographe australienne Kate Ballis n'a qu'une trentaine d'années et pourtant une riche expérience derrière elle.

Originaire de Melbourne, cette ancienne avocate spécialisée dans les médias et divertissements s'est passionnée pour la photographie en 2010 avant de s'y consacrer pleinement en 2013. Son travail est récent mais la jeune femme a déjà parcouru de nombreuses terres de voyage qui témoignent de sa curiosité et de son émerveillement sur le monde. Bien que la plupart de ses images soient réalisées en bord de mer, sous un dégradé de couleurs et une luminosité que seules les côtes d'Australie peuvent encore se vanter d'offrir à leurs habitants, la série « Aerial Pink » se distingue par des vues aériennes du port industriel de Melbourne. Jouant avec les couleurs, les formes et les lignes graphiques, elle transforme les sombres plateformes du port à conteneurs le plus fréquenté de l'hémisphère sud dans un style qui n'est pas sans rappeler l'abstraction





EBRU SIDAR

Ebru Sidar est née en 1975 à Trabzon (Turquie). De parents banquiers, elle passera son enfance à voyager de ville en ville à travers toute la Turquie, puis terminera ses études au département ingénierie de géologie de l'université d'Ankara où elle s'installera finalement.

Quand elle découvre la photographie, elle voit le traditionalisme comme un obstacle à l'épanouissement de sa pratique, se défend d'une approche journalistique ou illustrative et y trouve un fabuleux médium pour illustrer le rêve, l'imagination et l'émotion. Elle commencera activement sa pratique d'auteur en février 2005, reste toujours prête à apprendre et souhaite toujours garder l'excitation et l'innocence du photographe auteur "amateur".



